A LA RECHERCHE D'ANGE DENIS MACQUIN,

(Meaux, 1756 - Londres, 1823)

par Alain Durieux

Enquêter sur la vie de l'abbé Ange Denis Macquin réserve bien des surprises. Ordonné prêtre en 1780, professeur de lettres au séminaire-collège de Meaux, émigré en Angleterre (probablement en 1792), il y employa pendant plus de trente ans sa grande culture classique et ses multiples talents : dessinateur, peintre, aquarelliste topographe, écrivain, poète, philologue, musicien, historien de l'art, gastronome. Il n'est certes pas totalement inconnu dans notre pays, mais les rares notices qui lui ont été consacrées laissent sans réponse les nombreuses questions que l'on doit se poser à son sujet. Fort heureusement, bien que souvent dissimulé sous l'anonymat ou de simples initiales, ce meldois est moins oublié outre-Manche que dans sa ville natale, ce qui nous a permis d'en savoir plus sur son étonnant parcours la Nous tenterons de le situer dans sa famille et son activité jusqu'à la Révolution ; puis nous partirons à la découverte des œuvres qu'il a laissées dans son pays d'adoption.

I. Ange Denis Macquin à Meaux (1756-1792?)

Une famille recomposée

Ange Denis Macquin est né à Meaux le 16 octobre 1756, et baptisé le lendemain en l'église Saint-Christophe, sa paroisse. Il était le fils de Jean Charles Macquin, maître boulanger en cette ville, et de Marie Angélique Chaussé sa seconde épouse.

Magnin Soft cour Conquante Sixle des Seftom octobra ett.

Magnin Bayle fo par moi fure Sondanque on le Mora Conce lique

Charles Magnin Mastre Esondanque on le Mora Conce lique

Charles Son Spoule se cette paragle le parami Me Dener

Charles Son Spoule se cette paragle le parami Me Dener

Charles Son Spoule se cette paragle le parami Me Dener

Charles Son Spoule se cette paragle le parami et la marerine

Macquin Clerc Gontonie et fibre le l'enfant, la marerine

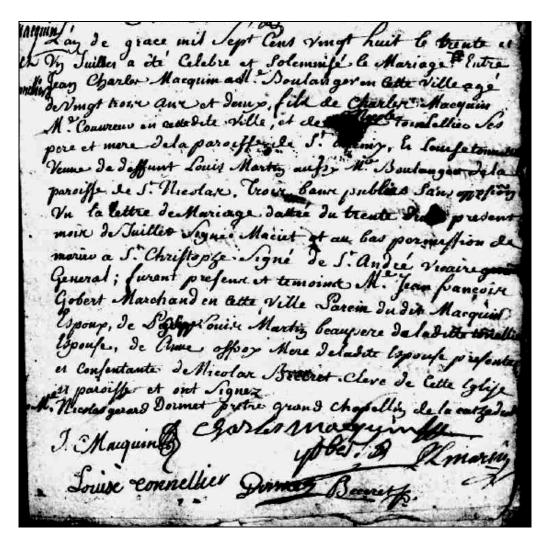
Macquin Clerc Gontonie Chample in me la langue que contact sur la la la constance de la cette de la constance de la cette de la constance de la cette de

Acte de baptême d'Ange Denis Macquin en l'église Saint-Christophe de Meaux (ADSM 5Mi4470)

¹ La moins incomplète (mais partiellement erronée) est celle publié en 1864 dans l'Almanach historique, topographique et statistique du département de Seine-et-Marne et du Diocèse de Meaux, p. 131-136.

² Voir notamment la notice nécrologique parue dans *The Gentleman's Magazine and Historical Chronicle from July to December 1823*, [Aug.], p. 180-182.

Jean Charles Macquin était lui-même né à Meaux (paroisse Saint-Rémy) le 24 février 1705, de Charles Macquin, maître couvreur, et de Nicolle Seillier. Le 31 juillet 1728, en l'église Saint-Christophe, il avait épousé en premières noces Louise Tonnelier, veuve de Louis Martin, maître boulanger de la paroisse Saint-Nicolas, décédé le 20 janvier 1728 et dont elle avait eu (au moins ?) trois enfants, baptisés en cette paroisse : Nicolas Louis Vincent (22 janvier 1723), Marie-Louise (15 octobre 1724) et Louis Nicolas Victor (21 juillet 1727).



Acte du premier mariage de Jean Charles Macquin (ADSM 5Mi4469)

Il est vraisemblable que Jean Charles Macquin, alors âgé de 23 ans, avait été apprenti, puis compagnon "aspirant" à la maîtrise¹, et qu'en épousant la veuve, il reprenait la boulangerie. En tout cas, les enfants qu'il a eus de Louise Tonnelier ont été pour la plupart baptisés en l'église Saint-Nicolas : Philippe Charles (26 juillet 1729), Anne (2 novembre 1730), Jeanne (9 mars 1732), Louis François (22 juin 1733). La famille a déménagé par la suite, puisque c'est en l'église St-Christophe que Denis est baptisé le 3 janvier 1739, son père

¹ Jean Charles Macquin est désigné dans l'acte de mariage comme "a. Me Boulanger en cette ville". Ce petit a renseigne mal sur sa condition : trop âgé (23 ans) pour être apprenti (l'apprentissage durait quatre ans), il était peut-être compagnon, aspirant à la maîtrise. En tout cas, il sera bien désigné comme maître boulanger l'année suivante, lors du baptême de son premier enfant le 26 juillet 1729.

étant indiqué « de cette paroisse » (comme son grand père Charles Macquin), et que, le 5 mai suivant, est inhumé en son cimetière le petit [Louis] François décédé la veille à l'âge de six ans. C'est encore en l'église St-Christophe que Reine Nicole est baptisée le 6 janvier 1741, le parrain étant Charles Seguin, maître rôtisseur, et la marraine Nicolle Chibon, épouse de Louis Chaussé. C'est enfin au cimetière de la paroisse St-Christophe que, le 28 août 1744, le jeune Charles Philippe assiste aux côtés de son père à l'inhumation de sa mère, « âgée de quarante et un ans ou environ ».

Jean Charles restera veuf plus de dix ans avant de se remarier. Le 7 janvier 1755, devant le prieur curé de Notre-Dame de Chaage, il épouse en secondes noces Marie Angélique Chaussé, âgée de 29 ans (il en a 49). Celle-ci est la fille de Louis Chaussé, marchand chaussetier et de Nicole Chibon de ladite paroisse¹, et la sœur de Marie Louise Nicole Chaussé, laquelle a épousé le 30 décembre 1749 (paroisse N.D. de Chaage) Michel Hattingais, notaire royal au bailliage de Meaux à la résidence de St-Fiacre et Villemareuil. Jean Charles Macquin devient donc l'oncle par alliance du futur magistrat Louis Michel Hattingais, né le 1^{er} octobre 1749 et légitimé par le mariage de ses parents.

Ange Denis, né le 16 octobre 1756 est le premier (et, semble-t-il, le seul) enfant issu de cette nouvelle union. Il ne manquera pas de compagnie, même si ses demi-frères et sœurs sont nettement plus âgés que lui. L'aîné, Philippe Charles, maître chapelier, a épousé Marie Charlotte Bellot, et ses enfants seront bientôt pour Ange Denis de possibles compagnons de jeux : Charles Marie Denis (décembre 1758), Charles Louis Denis (octobre 1760), Marie Charlotte (mai 1763), ou Denis Charles Prosper dont il était le parrain² (8 février 1771).

Dans l'acte de baptême dressé le 17 octobre 1756, son parrain (et demi-frère) Denis était désigné comme "clerc tonsuré", mais nous n'avons malheureusement pas su reconstituer sa carrière. Nous savons tout au plus qu'il est entré le 9 septembre 1760 comme novice écolier au noviciat de la Société de Jésus et que, lors des examens subis les 14 mars, 11 septembre 1761, et 9 mars 1762, il avait "persévéré". Or au mois d'août 1762, les Jésuites ont été expulsés de leur Maison de la rue du Pot de Fer, et leur chapelle définitivement fermée le mois suivant. Denis Macquin est-il alors rentré au sein du clergé diocésain ? La question reste pour nous sans réponse, le registre des ordinations antérieures à 1775 ayant disparu, et les listes conservées du clergé diocésain ne mentionnant pas son nom. Nous avons cependant trouvé dans le Journal de Littérature, des Sciences et des Arts de l'abbé Grosier (1779, p. 210) une publicité pour le Cours de langue allemande de l'abbé Macquin, qui donnait des leçons particulières en ville ou chez lui, « Hôtel Royal, rue Royale, Butte Saint Roch, n° 5 ». Et, au mois d'avril de l'année suivante, le Journal encyclopédique ou universel, dédié à Son Alt. Sérénissime Mgr le Duc de Bouillon, informait ses lecteurs que « M. l'abbé Macquin (demeurant à Paris, rue de la Monnaie, en face de la rue Baillette, maison du ferblantier), professeur public de langue allemande, donne également des leçons de langue française aux Allemands qui désirent l'apprendre ou s'y perfectionner ». Ne s'agirait-il pas de l'abbé Denis Macquin?

¹ L'acte a été dressé « en présence de Philippe Charles et Louis Nicolas et Denis Macquin fils de l'époux » ; et les deux premiers, en réalité fils de Louis Martin, ont bien signé : Macquin. Il serait intéressant d'en savoir sur cette commutation de nom ... Etaient également présents Michel Lannoy, maitre boulanger et Louis Mathurin Dassy, (marchand de poisson fils de Louis Dassy, maître boulanger, et de Marguerite Tonnelier - voir à son sujet J.M. CAMARTY, *Les Dassy, chronique d'une famille meldoise*, Meaux, 1999, notamment p. 66-70), ainsi que deux marchands chaussetiers, Jean Chibon, oncle maternel de l'épouse, et Louis Masson.

² Il était également le parrain d'Ange Marie Nicolas, fils de Nicolas Ambroise Cottin, clerc paroissial, baptisé le 5 mai 1768.

Ange Denis fait ses études au collège-séminaire de Meaux, dont les régents étaient des ecclésiastiques du diocèse. Nous ne savons rien de ses années de formation, sinon qu'à l'occasion de la distribution des prix de 1773, il fut chargé de « débiter » le prologue d'*Isaac*¹; peut-être s'agissait-il de la tragédie écrite par le jésuite Pierre Brunoy (1688-1742) et représentée au Théâtre français en 1730 ? En tout cas, se destinant comme son parrain à l'état ecclésiastique, il entame ses études de théologie. Le 2 juin 1776, il reçoit dans la cathédrale les ordres mineurs des mains de Monseigneur de Caussade, qui l'ordonnera² sous-diacre le 20 décembre 1777, puis diacre le 19 décembre 1778.

Le « Je ne sçais quoi »

Cependant, le candidat à la prêtrise n'engendre pas la mélancolie. Au cours de l'année 1780, a paru un petit recueil facétieux de 124 pages in-12, intitulé: *Je ne sçais quoi / par / je ne sais qui // Prix. Je ne sçais combien // Imprimé, je ne sçais quand ; / Se vend, / je ne sçais où / Chez je ne sçais qui est-ce.* Quel pouvait bien en être l'auteur? Dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Antoine Alexandre Barbier, qui l'a certainement bien connu lors de ses propres études³ au collège de Meaux, indiquera que cet ouvrage est « attribué à M. l'abbé Maquin [sic], professeur au collège de Meaux », citant d'ailleurs une édition postérieure (1783), à Paris chez Belin et à Meaux chez Charles. Mais pour Quérard, l'attribution ne fait aucun doute⁴.

Ainsi, l'année même où il va devenir prêtre, Ange-Denis Macquin publie sous couvert de l'anonymat des œuvres que l'on pourrait presque qualifier de libertines. Il prévient ses lecteurs, dans une Préface valant confession :

« Oui, je fronderai de tout : je n'ai point d'autre parti à prendre. Deux factions célèbres partagent l'Europe : d'un côté des Philosophes incrédules, de l'autre des anti-Philosophes impertinents. De quelque côté que je me range, j'aurai toujours une foule d'ennemis à combattre; j'ai l'ame pacifique ; j'aime à rire ; ô toi dont l'effigie joyeuse ornoit jadis la cheminée de mon Cabinet ! ô la perle des rieurs, *Démocrite !* donne-moi le bon esprit de rire de tout ; que m'importe à moi de savoir si les *guerres de Religion* ont encore fait moins de tort au genre humain que l'*Orang-Outang*⁵ en publiant sa *Pucelle ?* A quoi me servira d'examiner lequel est le plus louable, de ce Sage qui se laisse mourir petit à petit sur le haut d'une tour, ou de ce fou qui, le Livre de l'*Esprit*⁶ à la main, se débarrasse de la vie en se tirant un coup de pistolet ; j'aime mieux rire de tout cela que de péser de pareille marchandise dans la balance de mon jugement »

Et, pour donner le change, il fait croire qu'il vend ses œuvres pour pouvoir payer son marchand de vin et sa blanchisseuse, et se « défendre, *pedibus & manibus*, contre l'indigence

⁵ Macquin se moque ici de Voltaire (cf. son *Dictionnaire philosophique*, note sous v° Luxe).

¹ [H. BERTON], Souvenirs du petit séminaire de Meaux, Meaux, Dubois, 1846, p. 32.

² Registre pour servir à inscrire les ordinations de la tonsure, des ordres mineurs, sous diaconat, diaconat, de la prêtrise, les démissoires et les actes d'excorporations et incorporations du diocèse de Meaux de 1775 à 1787, Nous remercions vivement Madame Marie-Laure Gordien, archiviste diocésaine, qui nous a fait connaître ce registre et l'a mis à notre disposition avec beaucoup de gentillesse.

³ Né à Coulommiers le 11 janvier 1765, futur bibliothécaire de Napoléon I^{er}, Antoine Alexandre Barbier fut jusqu'en 1782 élève au collège de Meaux.. Il sera ordonné diacre à la cathédrale en 1786, mais terminera ses études de théologie au séminaire St-Firmin à Paris, où il sera ordonné prêtre avant de revenir dans le diocèse de Meaux.

⁴ La France littéraire, vol. 5, 1823, p. 500.

⁶ Œuvre d'Helvetius publiée anonymement en 1758, condamnée l'année suivante par le parlement de Paris..

qui s'acharne à [le] poursuivre ». Dans son recueil, annonce-t-il, « point d'ordre dans la disposition des matières » :

« Vous y trouverez des Vers à la Marquise, des Essais sur différens sujets, des Epigrammes, des Idylles, des Odes, des Chansons, des Complimens, des Fables, des Fragmens, des Pensées philosophiques, des Lettres sans adresse, des Avertissemens, des Pis-aller, des Inscriptions, des Idées nouvelles, enfin, *Je ne sçais quoi*. »



Ainsi, cette Inscription à mettre Au-dessus de la porte d'un Jeu de Boule :

« Ce jeu présente à l'homme une image suivie. Le tems fuit sans retour : sur l'arène applanie, Echappée de nos mains, le globe aime à rouler. Mais sachons modérer sa force réunie : Plus nous précipitons le cours de notre vie, Et plutôt on nous voit dans la fosse couler. »

Et, en note, ce commentaire : « Comme ces six vers exhalent au loin un parfum académique ! ils respirent la sagesse ! ma foi, ce n'est pas pour me vanter, mais bien des Poétereaux chargés de lauriers, le postérieur dans un fauteuil, n'en feroient pas autant. » Certaines pages sont cependant d'un goût douteux, tel ce *Vivant sans souci* dans lequel il invite le lecteur à ne jamais s'interroger sur l'auteur masculin de ses jours, peu important « Que dans l'Afrique à l'ombre des palmiers, / D'un Sapajou ma mere ait reçu les caresses ».

Décidément, ce chansonnier en soutane n'est pas très sérieux : écoutez-le chanter cette Orgie, sur l'Air : Aussi-tôt que la Lumière : « Buvons, à toi, camarade, / Prends ton verre & moi le mien. / Point d'eau, celle liqueur fade / Ne fut jamais bonne à rien. / Que le plaisir nous enivre / De sa plus douce saveur ; / C'est un conseil qu'il faut suivre, / Ou renoncer au bonheur. » Cette chanson, avec cette fois la signature de Macquin, sera reprise en 1808 dans le *Chansonnier joyeux*, parmi des œuvres de poètes meldois ¹.

Prêtre, professeur, chroniqueur, poète et franc maçon

A la fin de cette même année 1780, ce n'est pas à Meaux qu'il est ordonné prêtre aux côtés d'Antoine Nicolas De Ligny, François Pouplier et Joseph Marie Nottin : tous quatre ont fait l'objet d'une lettre dimissoire datée du 20 décembre², aux termes de laquelle Jean Claude Saluces, vicaire général de l'évêque de Meaux, les a envoyés à cette fin auprès de « l'illustre et révérendissime archevêque de Reims », Alexandre Angélique de Talleyrand Périgord, qui les a effectivement ordonnés à Reims le 23 décembre 1780. Monseigneur Camille de Polignac avait pris possession de ses fonctions depuis le mois d'août 1779 : était-il à cette époque empêché de procéder à cette ordination ? était-il souffrant (on sait qu'il était de santé fragile) ? retenu à la Cour ?³ Et pourquoi Reims, métropole d'une province ecclésiastique à laquelle n'appartenait pas le diocèse de Meaux ? à notre connaissance, aucun des quatre ordinants n'y avait une attache particulière. Ces questions restent donc posées.

Quoiqu'il en soit, alors que les trois autres nouveaux prêtres sont envoyés en paroisse (Boutigny, Bellot, Sammeron), Ange Denis Macquin "reste" au séminaire, pour y enseigner. On écrit généralement qu'il a commencé sa carrière de professeur au collège de sa ville natale (pour la classe de cinquième) en 1782, ce qui est inexact. Certes, c'est dans l'*Almanach du diocèse de Meaux* pour 1782 qu'on le trouve pour la première fois cité de la sorte, mais il avait déjà pris ses fonctions depuis l'année précédente. En effet, lorsque le lundi 16 juillet 1781, en présence du prieur du cloître Notre-Dame de Chaage, il baptise Laurent Louis Michel, fils de Louis Michel Hattingais, conseiller procureur du roy aux bailliage présidial et police de Meaux et de Louise Martine Parent du Moiron⁴, il se présente comme « prêtre du diocèse de Meaux professeur de cinquième au collège de cette ville » ; il l'était donc vraisemblablement depuis le début de l'année scolaire 1780-1781 sous le supériorat de M. Lars.

Ainsi, son père avait eu la satisfaction de le savoir honorablement établi, avant de mourir le 10 septembre 1781 : Jean Charles Macquin « bourgeois de cette ville, agé de soixante seize ans environ [sera le lendemain inhumé au cimetière de la paroisse St-Christophe] en présence de Philippe Charles Macquin maitre Chapelier, de M^e Ange Denis Macquin prêtre de ce Diocese ses fils, et de M^r M^e Louis Michel Hattingais conseiller procureur du roy aux bailliage et siège présidial de cette ville son neveu. » Demeurant rue du Pothuis, près le pont aux Nièces⁵, sa veuve lui survivra jusqu'en 1804 ; le 14 novembre 1790, elle sera la marraine d'Ange Louis Armand Hattingais, fils du remariage de son neveu Louis

⁻

¹ cf. notre article Ambroise Bully, poète et chansonnier, Bulletin de la S.H.M.R., n° 14, 2017, p. 115.

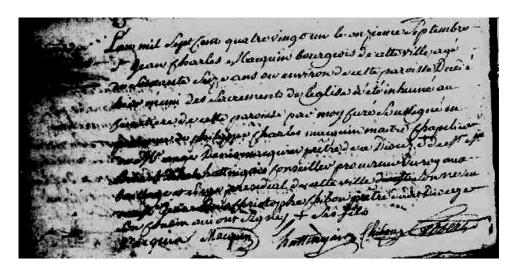
² D'après le f° 43 du *Registre pour servir à inscrire les ordinations* ... déjà cité.

³ Il venait d'être nommé premier aumônier de la reine Marie-Antoinette.

⁴ Daté du dimanche 11 mai 1783, l'acte d'inhumation de Louise Martine Parent du Moiron, première épouse de Louis Michel Hattingais, mentionnera qu'il y a été procédé « en présence de Ange Denis Macquin prêtre, professeur au collège de Meaux, cousin germain de la défunte du côté de son mari ».

⁵ Elle y figure avant 1790 comme imposée à la taille pour 8 livres 10, ce qui (selon J.-L. Duffet que nous remercions de nous l'avoir signalé) révèle un niveau convenable. (ADSM, G 311, paroisse St-Rémy). La rue du Pothuis correspondait à la partie de l'actuelle rue Notre-Dame allant de l'impasse Maciet jusqu'au boulevard Jean-Rose.

Michel et de sa seconde épouse Françoise Julie Godart¹, ce qui confirme la permanence des liens entre les deux familles.



Acte d'inhumation de Jean Charles Macquin

Le jeune professeur enseignera au séminaire-collège de la rue Saint-Rémi jusqu'au mois de mai 1791. Après trois années en classe de cinquième, il sera affecté en 1784 à la troisième (M. Rupalet ayant succédé à M. Lars décédé), puis à celle de rhétorique en 1785. Fut-il un bon pédagogue ? on peut supposer qu'il prit plaisir à communiquer à ses élèves son goût pour les Belles-Lettres, mais nous manquons de documents pour en savoir plus, à l'exception des distributions de prix de fin d'année. Instituées en 1770, celles-ci avaient pris peu à peu une grande importance, puisqu'elles duraient deux jours à partir de 1773 ; en 1788 et 1789 les festivités se sont même étalées sur quatre jours ! C'est précisément en 1788 que le long *Discours en vers, sur la Mémoire* écrit par Ange Denis Macquin fut récité - de mémoire, semble-t-il - par l'un de ses meilleurs élèves, André Tronchère². L'œuvre a été imprimée à Paris sans nom d'auteur l'année suivante³, mais cet *in-octavo* est malheureusement introuvable.

Mais le collège n'occupait pas tout le temps du professeur : en 1781, il avait « entrepris la continuation » de *l'Almanach historique et géographique du diocèse de Meaux*, qui paraissait depuis 1773⁴ mais était menacé de disparition par suite du découragement - face à d'injustes diatribes⁵ - de son rédacteur principal, l'abbé Fontaine, curé de Trilbardou, Il y publiera, sans les signer, d'intéressantes notices nécrologiques sur les prêtres du diocèse et de plaisantes petites pièces en prose ou en vers. C'est probablement à lui que l'on doit, en 1784, une *Ethopée ou Essai sur les Affections Mœurs des Meldois* qui ne manque pas de sel :

² Celui-ci, originaire de Langeac (diocèse de St-Flour), avait reçu la tonsure le 15 avril 1786 ; mais il était déjà chanoine de la cathédrale de Meaux ...

¹ Louis Michel Hattingais s'était remarié avec elle le 25 avril 1785, en l'église St-Saintin.

³ Cet ouvrage est cité dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier, tome 1^{er}, 1822 (p. 307). Il est également mentionné par Quérard qui l'attribue à l'abbé Maquin [*sic*] ancien professeur de belles-lettres au collège de Meaux. (*La France littéraire*, vol. 5, Paris 1833, p. 500)

⁴ A l'origine, cet almanach avait pour titre État ecclésiastique, civil et politique du diocèse de Meaux.

⁵ On trouvera un bon exposé des difficultés rencontrées pour la rédaction de l'*Almanach* dans son édition de 1782, p. 139 et 158. Voir également la notice consacrée à l'abbé Macquin dans l'*Almanach du département de Seine-et-Marne et du Diocèse de Meaux*, 1864, p. 132 et 133.

Il y a peu de villes où le libertinage règne si peu.

La salle de spectacles y est fermée pendant les onze douzièmes de l'année.

Quant [sic] elle est ouverte, les acteurs ne sont point dédommagés de leurs frais.

Les prédicateurs au contraire y sont extrêmement suivis. [...]

La magistrature est intacte, c'est l'équité qui fait pancher la balance. On ne peut lui reprocher la lenteur de sa marche, quoique souvent on desireroit qu'elle fût plus accélérée, mais on sait qu'avant que les uns jugent, il faut que d'autres parlent. [...]

Les promenades y sont charmantes, mais presque toujours désertes. [...]

Quelques événemens ont prouvé qu'en cas de besoin, on n'y manqueroit pas de poètes.

Il est également permis de lui attribuer en 1785 Apollon dans l'Isle des Chats-fourrés, dont l'auteur (un Musicien ambulant) regrette que l'on ne chante plus en société. Et si vous souriez en lisant les poésies signées M***, dites-vous bien que Macquin en est l'auteur, l'initiale étant parfois suivie de la mention « professeur au collège de Meaux ». Ainsi de cette Epître à mon Rhume, écrite pour l'Almanach de 1788 (p. 191):

En vérité, Monsieur le Rhume, C'est abuser de la bonté des gens! Depuis dix huit grands jours, m'abreuvant d'amertume, Vous meublez mon cerveau de pensers affligeants. L'étouffement, la toux, vos deux cruels gens, M'oppressent sans pitié, me mettent en écume. Depuis 18 grands jours, mes poumons négligens Ne rendent qu'en sifflant le peu d'air que je hume. [...]

La toux lui fit quitter la plume, mais M*** livrera l'année suivante (p. 169) des *Réflexions morales* d'un tout autre registre, et pour lesquelles il n'hésite pas à se vieillir.

[...] Cinquante fois j'ai vu renaître les feuillages,
Les prés couverts de fleurs, les fertiles moissons
Succéder aux tristes ravages
Des noirs frimas des glaçons;
C'en est fait; j'ai passé mes plus belles années!
Je ne reverrai plus ces riantes journées,
Où jeune, me livrant à d'innocents plaisirs
Je vivois sans ennuis, sans regrets, sans desirs.
Maintenant les soucis, la triste prévoyance
Répandent sur mes jours des nuages épais.
Des malheurs en idées, une fausse prudence,
Des maux réels cachés sous de trompeurs attraits. [...]

Triomphant de la crainte des ténèbres qui bientôt pourraient à jamais obscurcir ses yeux, il manifeste une certaine indifférence, celle qui « fait briller devant nous une lumière pure / Et nous fait sans effroi contempler le trépas ».

C'est peut-être le franc-maçon qui s'exprime ainsi. Macquin fut en effet l'un des fondateurs de la loge "Les Cœurs fidèles" constituée en 1787. Il n'y était d'ailleurs pas le seul ecclésiastique, puisqu'on cite à ses côtés non seulement l'abbé Fontaine, curé de Trilbardou et créateur de *l'Almanach du diocèse*, mais également l'abbé Duflocq, curé de Neufmontier, l'abbé Germain, curé de Coupvray, le gardien des Cordeliers de Meaux et deux bénédictins¹. Cela ne doit pas nous étonner, puisqu'on a vu que Macquin était un esprit libre ...

 $^{^1}$ Cf. D. TROUBLÉ, "Essai sur l'histoire de la franc-maçonnerie à Meaux", Bull. S.H.M.R., n° 1, 2004, p. 218.

Son évêque ne l'ignorait sans doute pas, mais n'y trouva aucun mal. Il était certainement satisfait des conditions dans lesquelles il assurait son service au collège ; il le dota d'ailleurs d'un bénéfice ordinaire, celui de chapelain (non astreint à résidence) de la chapelle dédiée à Sainte-Anne dans l'église de Mary-sur-Marne, vacant depuis la mort, en 1789, de l'abbé Revêche curé de Crouy. D'après une note conservée aux Archives diocésaines, ce bénéfice procurait à son titulaire la modeste somme de 150 livres par an¹. Mais l'abbé Macquin n'en profitera pas longtemps : la chapelle cessera d'exister en 1790 par application du décret du 2 novembre 1789 mettant les biens du clergé à la disposition de la Nation, et les siens seront vendus le 17 mars 1792.

Face à la Révolution

La Révolution devait en effet bouleverser l'existence des ecclésiastiques. On connait les protestations émises par Monseigneur de Polignac contre l'adoption par l'Assemblée nationale de la Constitution civile du clergé (12 juillet 1790) et sa Déclaration du 21 décembre suivant : « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'esprit de système de nouveauté répandu dans cette foule de libelles dont la France est inondée, parvenoit à ébranler les principes du christianisme, on les retrouvera toujours dans le cœur, dans la bouche des évêques et de leurs coopérateurs. » Puisqu'il refusait la Constitution, il devait être procédé à son remplacement et il ne tardera pas à émigrer à Fribourg. Bien qu'il ait prévenu les Électeurs du département qu'il n'avait pas renoncé à ses fonctions, « le sieur Thuin » est élu évêque de Seine-et-Marne le 27 février 1791. La veille de son installation à Meaux, il exprime sa douleur, déclare nulle son élection et illicite sa consécration ; il défend à tous les ministres de la Religion de le reconnaître pour leur évêque et de lui obéir en cette qualité². C'est pourquoi ni le supérieur, ni les professeurs (dont aucun n'avait prêté serment à la Constitution), ni les élèves du séminaire et collège n'assisteront à l'installation du nouvel évêque constitutionnel, malgré l'intervention d'un détachement de la garde nationale.

L'abbé Rupalet écrivit à celui-ci : « Vous me savez dans une position et dans des sentiments qui ne me permettent ni en conscience ni en honneur de vous reconnaître pour évêque du diocèse de Meaux. » Pierre Thuin ne pouvait évidemment supporter une telle attitude : il s'en plaignit le 6 avril au district de Meaux, disant « qu'il était nécessaire de soustraire les jeunes gens qui sont l'espérance de l'Église à un gouvernement où la loi de l'Etat n'est pas respectée ». L'abbé Rupalet fut chassé. A la fin du mois de mai 1791, l'abbé Macquin et les autres professeurs durent également quitter l'établissement³. Aux termes d'un décret du 22 mars 1791, « nul professeur ne pou[vait] continuer aucune fonction ou remplir aucune place dans les établissements appartenant à l'instruction publique dans le royaume, qu'auparavant il n'ait prêté le serment civique et, s'il est ecclésiastique, le serment des fonctionnaires publics ecclésiastiques. » Le décret des 27 novembre-26 décembre 1790 avait d'ailleurs prévu que les professeurs refusant de prêter ce serment pourraient être considérés et poursuivis comme « perturbateurs de l'ordre public ».

¹ "Prieurs, chapelains et autres bénéficiaires à Meaux", Arch. diocésaines de Meaux, DD1. D'après Louis BENOIST (*Notice historique et statistique sur Mary-sur-Marne*, Meaux; 1884, p. 17), il dépendait de ce bénéfice huit arpents de terre situés à Tancrou, affermés en 1763 moyennant 100 livres..

² Ordonnance du 2 avril 1791. (Bibl. diocésaine de Meaux, Recueil factice 073501 (103), vol. 2, p. 195)

³ Sur ces événements et leurs suites, voir F. BRIDOUX, *Histoire religieuse du département de Seine et Marne pendant la Révolution*, Melun, 1953, tome I^{er}, p. 74-80.



Les bâtiments étaient devenus bien national : les 27 septembre 1791 et jours suivants, les trois membres désignés par la municipalité comme administrateurs comptables procédèrent à l'*Inventaire des titres du Séminaire* et en dressèrent soigneusement acte. Ce document est particulièrement intéressant, car parmi les titres inventoriés figurait (224) « un petit registre relié en parchemin sur lequel sont inscrits les honoraires de M^{rs} les professeurs du Collège et de M^{rs} les prefets, commencé au mois de fevrier 1788, qui sont M. Macquin professeur de Rhétorique, payé à raison de 300 # jusqu'à la fin du mois de mai 1791 suivant les quittances portées au registre » Nous apprenons ainsi quelle avait été la rémunération de l'abbé Macquin² et la date à laquelle il a cessé ses fonctions au collège.

Il écrira plus tard:

« Tous les professeurs ont refusé de prêter le serment requis par l'Assemblée nationale en 1791, et se sont retirés. Depuis cette époque, le collège n'a cessé de tomber en décadence, et les pierres sur lesquelles les enfants jouaient aux billes, aux osselets ou au sabot, sont maintenant couvertes d'herbe. Le réfectoire était orné des portraits des évêques de Meaux. Celui du célèbre Bossuet fut transporté dans la salle d'audience du château³ par les soins de Mr. Hattingais, l'un des principaux magistrats de la ville, au zèle duquel les meldois eurent de grandes obligations pendant les différentes périodes de la tourmente révolutionnaire. »⁴

Mais nous ignorons ce qu'il est devenu au cours des mois suivants. D'après un journaliste anglais contemporain, il vécut pendant quelque temps des revenus d'un petit patrimoine⁵. Désormais sans ministère, il ne se sentait nullement tenu d'obéir à l'évêque constitutionnel ; et celui qu'il considérait son évêque légitime avait émigré en Suisse. Il

10

¹ Bibliothèque diocésaine Guillaume Briçonnet, 8 3251 "1791". Nous remercions vivement M. Matthieu Durand de nous avoir communiqué ce précieux document.

² Les honoraires payés au professeur de troisième (M. de Neuilly) "jusques et y compris le 31 may 1791" étaient de 230 livres, ceux du professeur de cinquième (M. Alaine), de 200 livres.

³ Ce portrait de Bossuet a suivi les déménagements successifs du palais de justice.

⁴ Nous traduisons de l'*Encyclopædia Londinensis*, vol. 14, 1816, article sur Meaux, p. 613. Voir *infra*..

⁵ The Gentleman's Magazine, août 1823.

donnait libre cours à ses sentiments royalistes, n'hésitant pas à publier dans l'*Ami des Meldois* du 20 août 1791 un poème anonyme qui n'avait rien de patriotique. La France était désormais en guerre, les Prussiens venaient d'entrer en campagne et le prince de Condé s'efforçait de constituer une armée avec les émigrés ; Macquin les encourage :

Faites marcher devant vous A grands coups d'étrivières, Ces soldats de quinze sous Qui bordent nos frontières

Si l'on vous craint à Paris, Généraux et bons princes, On voit en vous des amis Dans toutes les provinces¹.

Antoine Carro s'était laissé dire que la rédaction de cette feuille in-4° de 4 pages était confiée à un abbé, mais il n'a pas identifié l'auteur comme étant Ange Denis Macquin. Selon nous, l'attribution ne fait aucun doute : durant son émigration en Angleterre, Macquin s'est certainement vanté d'avoir dès 1791 publié ces propos, puisque ses biographes britanniques s'en sont fait l'écho après sa mort. Ainsi, on peut lire dans *The Gentleman's Magazine* au mois d'août 1823, qu'honnêtement convaincu des effets pervers des principes qui se répandaient alors en France, il avait employé sa plume à exposer leur caractère démoralisant dans un journal publié dans sa ville natale. Et dans le *Dictionnary of National Biography* (vol. 35, 1893), John Goldworth Alger a été plus précis encore : « At the commencement of the revolution he edited or contributed to a royalist paper, which openly welcomed the Prussian invaders as delivered. »

L'Ami des Meldois était d'une manière habituelle anti-révolutionnaire, favorable au roi et aux prêtres insermentés ; on a même vu en lui, « toutes proportions gardées, une mouture locale de l'Ami du Roi et autres feuilles royalistes de Paris² ». Si la quasi totalité de ses numéros n'avait pas disparu³, nous aurions pu y suivre l'évolution des opinions politiques de Macquin, notamment lors du séjour à Meaux de la famille royale au retour de Varennes (nuit du 24 au 25 juin 1791). On imagine en tout cas qu'il pouvait se sentir menacé. Qu'a pensé de lui son cousin Hattingais, entré cette même année 1791 à la Société des Amis de la Constitution dont il allait bientôt devenir le président ? L'a-t-il protégé ? Et, ayant finalement décidé d'émigrer, l'abbé l'a-t-il mis dans la confidence ? Nous l'ignorons.

¹ Cité par Antoine CARRO, *Histoire de Meaux et du pays meldois*, Meaux, 1865, p.511-512.

² Ainsi, tout au long des mois d'août et septembre 1791, *La Gazette de Paris* « décrit avec complaisance les mouvements des troupes étrangères qui, innombrables selon [Du Rozoy], se concentrent pour attaquer bientôt la France. Toute l'Europe est unie et elle va bientôt exprimer haut et ferme son désaveu de la Révolution et sa résolution d'intervenir contre elle » (J.P. BERTAUD, *Les Amis du Roi, Journaux et journalistes royalistes en France de 1789 à 1792*, 1984, p. 189-190)

³ Le *Dictionnaire des journaux 1600-1789* a localisé deux exemplaires de l'*Ami des Meldois* : le n° 1 (daté du 10 janvier 1791) dans une collection particulière et le n° 8 (12 mars 1791) aux Archives départementales de Seine-et-Marne, AZ 1153. En ligne : http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0037-affiches-de-meaux

II. L'émigration en Angleterre (1792-1823)

Au mois de septembre 1792¹, probablement au lendemain des massacres de prêtres perpétrés le 4, l'abbé Macquin s'est enfui de Meaux². Pour quelqu'un qui semble n'avoir jamais voyagé, ce dut être une singulière aventure! Ayant choisi de partir en Angleterre, il prit vraisemblablement la route de Rouen avant d'atteindre la mer à Saint-Valéry: c'est là qu'il embarqua pour Hastings.

Comme lui, près de 7.000 prêtres³ ont traversé la Manche : originaires de la région meldoise, Denis Charles de Barly, curé de Dagny, Jean Charles Leloup, curé de la Celle, Jacques Franche, vicaire de Chamigny, furent du nombre. Michel Fréchon, procureur-économe du Séminaire et Collège de Meaux, a également choisi de se rendre à Hastings ; peut-être fut-il un compagnon de route pour l'abbé Macquin ?

Nous ignorons comment celui-ci a vécu ses premières semaines d'exil, comment il a été logé, mais nous savons que la population anglaise s'est montrée généralement très accueillante à l'égard de ceux qui étaient pourtant des "papistes" : selon l'expression de Bernard Plongeron, « la générosité fut inversement proportionnée au degré de catholicité de la terre de refuge ». L'abbé Macquin dut évidemment s'appliquer à apprendre la langue de ses hôtes, « à laquelle il était auparavant parfaitement étranger ». Avec tant de succès d'ailleurs, qu'en peu de mois il sera capable d'adresser une composition en vers libres (*blank verse*) à un gentleman dont la réputation littéraire était considérable. Il était par ailleurs bien placé pour donner lui-même des leçons de français, comme le firent bien d'autres réfugiés. Mais comme cela ne suffisait pas à le nourrir, il dessinait des scènes pittoresques observées dans les environs d'Hastings, et vendait ses croquis « pour des sommes insignifiantes »⁴.

Peintre topographe et dessinateur héraldique

Son coup de crayon avait été vite remarqué : notamment par Edmund Lodge (1756-1831) connu comme biographe, écrivain héraldique et officier d'armes, qu'il avait rencontré au début de l'année 1793 - par hasard selon les uns, par intrigue disent les autres. Celui-ci lui suggéra d'employer sa plume à la création héraldique⁵ et, sur sa recommandation, Macquin fut nommé *herald painter* du très officiel *College of Arms*. Cette vénérable institution⁶ était (est toujours) chargée depuis 1484 de la concession des armoiries et de la conservation des registres officiels de généalogie, sous l'autorité de la Couronne. C'est dire l'importance du rôle que l'abbé Macquin fut invité à jouer dans ce domaine, comme dessinateur, voire créateur d'armoiries : il deviendra rapidement un spécialiste reconnu de l'héraldique. A ce titre, il sera notamment chargé de dessiner le nouveau trône de la chambre des Lords ...

1

¹ Indication donnée par *The Gentleman's Magazine*, août 1823, p. 181.

² Selon une étude de Michèle Bardon sur l'*Emigration et déportation ecclésiastique pendant la Révolution en Seine-et-Marne* conservée aux Archives diocésaines, une liste du 1^{er} décembre 1794 signale pour la Seine-et-Marne 70 ecclésiastiques émigrés (partis avant 1792), 57 déportés volontaires (en application du décret du 26 août 1792), 14 déportés, 22 reclus et 2 en jugement, soit 165 prêtres insermentés.

³ 6680, d'après l'estimation de D.A. BELLENGER, dans sa thèse parue en 1986, *The french exiled clergy in the british isles after 1789, c*itée par B. Plongeron, in *Histoire du Christianisme*, Desclée, vol. 10, 1999, p.412.

⁴ The Gentleman's Magazine, août 1823, p. 181.

⁵ ibid

⁶ Cf. Mark NOBLE, A History of the College of Arms and the Lives of all the Kings, Heralds and Pursuivants ... London, 1804.



Portrait d'Edmund Lodge, par Lemuel Francis Abbott (vers 1790-1795)



The College of Arms, or Herald'sOffice

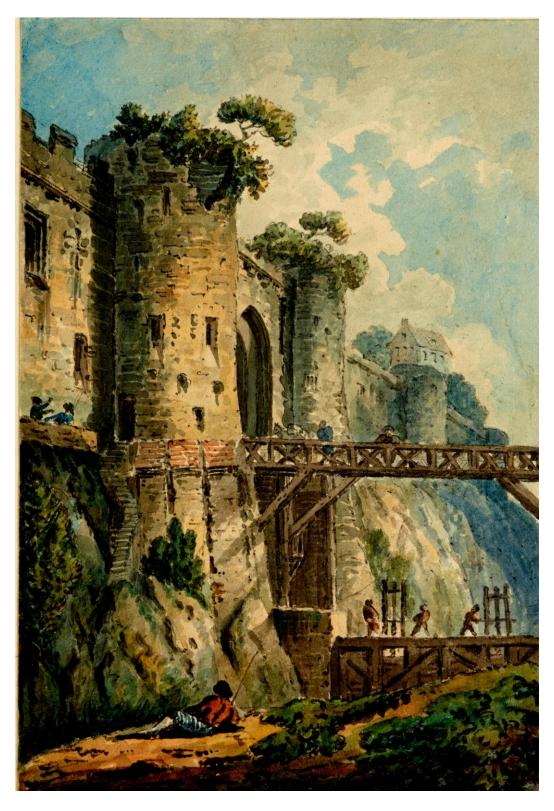
Le 22 mai 1794, il fut élu membre honoraire de la *Society of Antiquaries of London*, société savante qui depuis 1707 réunissait archéologues et historiens¹. C'est peut-être en son sein qu'il fit la connaissance de James Moore, dont il est vite devenu l'un des « *poetical correspondents* » : ceux-ci formaient un petit cercle où l'on s'écrivait des lettres rimées plus ou moins burlesques, et Macquin se montrait le plus doué de tous dans ce genre d'exercice². James Moore (1762-1799) avait publié quelques années plus tôt un ouvrage sur les vestiges de monastères et les anciens châteaux d'Angleterre et du pays de Galles³ ; il occupait « un rang distingué parmi les topographes pittoresques » de Grande-Bretagne. Il acquerra pour sa collection une très belle aquarelle que Macquin avait réalisée "de mémoire" en février 1796 : *The Porte Cornillon, Meaux*, actuellement conservée au *Ashmolean Museum* d'Oxford⁴.

² Voir à ce sujet C.F. BELL, "Fresh Light on some water-colour Painters of the old British School, derived from the Collection ans Papers of James Moore", *The fifth volume of the Walpole Society edited by A.J. Finberg, Oxford (1915-1917)*, p. 47-83.

¹ Cf. A list of the Society of Antiquaries of London, April 24. MDCCXCV.

³ Monastic Remains and ancient Castles in England and Wales, 2 volumes parus en 1791-1792, illustrés de ses dessins exécutés sur place, gravés par G.J. Parkins.

⁴ En voici la description : « Graphite with watercolours on white wove paper [mine de plomb et aquarelle sur papier vergé blanc]. Sheet : 150x101 mm. Inscribed in brown ink on a lebel on the verso of the mount : *La Porte de Cornillon. / South Gate of Meaux/ Captl. of the Coutuny of Brie.10 Leagues* [lieues] */ S.E. from Paris.* Drawn by Memory [dessiné de mémoire] /February 1796/A.D. Macquin/Meldensis. »



La Porte Cornillon de Meaux, dessin aquarellé exécuté de mémoire par A.D.Macquin au mois de février 1796 © The Ashmolean Museum, Oxford, WA1916.21

Notre abbé figure à ce titre au nombre des *Painters of the old British School*. En 1801, il exposera d'ailleurs à la *Royal Academy of Arts* de Londres les *Ruins of St. Rigomer's priory, near the town of Meaux, 30 miles from Paris*¹. On sait que, jadis église abbatiale, cet ancien prieuré de chanoines réguliers de Notre-Dame de Chaage était situé dans le faubourg Cornillon. Peut-être, comme pour l'aquarelle précédente, l'artiste avait-il utilisé un carnet de croquis emporté en quittant Meaux ?

*

L'ancien professeur de rhétorique du collège de Meaux a donc été rapidement admis dans la meilleure société de Londres ; Franc-maçonnerie aidant ? cela nous semble probable, mais nous ne pouvons en l'état l'affirmer. Il eut ainsi le privilège de jouir rapidement de l'estime et de l'amitié de plusieurs des membres importants de ces prestigieuses institutions. Il fréquentait les personnages les plus divers, tel le célèbre philosophe, romancier et théoricien politique William Godwin², ce qui peut étonner lorsqu'on connait les idées avancées de ce franc maçon anarchiste, proche de la Révolution française (ses violences mises à part). Il avait par ses talents divers acquis « une honorable indépendance » et ne semble pas avoir eu à solliciter l'aide financière que le gouvernement de William Pitt avait obtenue du Parlement en faveur des émigrés français et que M^{gr} de la Marche se chargeait de répartir, notamment entre les nombreux prêtres sans ressources. Nous n'avons d'ailleurs trouvé aucune référence à une activité sacerdotale de sa part³ : n'oublions pas qu'il n'avait jamais été envoyé en paroisse, et ne soyons pas étonnés que les belles-lettres et les beaux-arts l'aient facilement emporté sur la pastorale!

En outre, Macquin était si bien admis dans les cercles anglais, qu'il ne parait pas avoir éprouvé le besoin de fréquenter les émigrés royalistes français. Nous aurions cependant aimé savoir s'il s'était intéressé à la publication, à l'initiative de Jean Gabriel Peltier, des six beaux volumes⁴ que devait comprendre *Le véritable Génie du Christianisme, ou Œuvres choisies de J.B. Bossuet, édition des Royalistes français retirés à Londres*, par W. Bulmer an Co, Cleveland-Row, S. James 1802. L'éditeur destinait son entreprise aux « Français religieux et loyaux » ; si l'abbé n'était plus lui-même très "religieux", il n'oubliait certainement pas que Bossuet avait été le célèbre évêque de Meaux ...

Cette année 1802 était celle de la paix d'Amiens et du Concordat : on a écrit que Macquin était venu à Meaux à cette époque, mais nous verrons *infra* que cela ne se peut, si l'on en croit ce qu'il a écrit à ce sujet en 1815. L'anecdote racontée par Antoine Carro dans le *Journal de Seine-et-Marne* du 2 août 1845 est donc amusante, mais ne peut, selon nous, être véridique. Citons la cependant. Accompagnant en France le lord dont il était le secrétaire [?] et qui voulait connaître enfin Paris, il voulut en profiter pour « revoir Meaux et sa famille. Il demanda donc un congé à son patron. L'Anglais ne l'accorda qu'avec quelque peine et sur la

¹ The Royal Academy of the Arts; a complete dictionary of contributors and their work from its foundation in 1769 to 1904. Vol. 5, London 1906, p. 160. Ce catalogue mentionne par erreur St-Trigomer.

² La consultation du *Godwin's Diary* révèle qu'ils se sont rencontrés les 19 mars 1798, 22 et 24 juin, 25 juillet et 17 octobre 1799, 1^{er} janvier, 12 septembre et 17 octobre 1800, 10 août 1802, 14 avril 1803, 21 décembre 1809.

³ Sur l'emploi d'ecclésiastiques français comme auxiliaires à Londres, voir F.X. PLASSE, *Le clergé français réfugié en Angleterre*, 1886, t. II, chap. XV, p. 267-300.

⁴ De cette curieuse entreprise, trois volumes semblent avoir paru, dont le premier se trouve à la Bibliothèque diocésaine Guillaume Briçonnet (fonds Bossuet). Le titre de l'édition était une sorte de défi lancé par Peltier à Chateaubriand : les deux hommes s'étaient connus à Londres en 1793, mais s'étaient brouillés au moment de la parution du *Génie du Christianisme*, d'où ce titre moqueur à son égard.

promesse que l'abbé reviendrait à son premier appel ». Mais, à peine celui-ci était-il arrivé à Meaux que le lord le rappelait : il s'ennuyait et voulait retourner à Londres « tô de suite ». Il ne souffrait pas de « l'absence de Milady », ni de celle de ses enfants ou de ses amis : il s'ennuyait de ses chiens ! Alors Macquin aurait employé toute son éloquence pour lui faire comprendre qu'il pouvait faire venir ses chiens à Paris. « L'avis fut goûté, écrit Carro ; les chiens furent mandés, ils arrivèrent, et l'abbé eut un nouveau congé qui, cette fois, se prolongea au moins six semaines. » l

En réalité, pour Macquin, la France du Consulat restait celle de la Révolution malgré la politique d'apaisement conduite par Bonaparte ; il ne s'était guère soucié de se faire radier de la liste des émigrés, et l'amnistie du 6 floréal an X (25 avril 1802) ne l'incita point à revenir en France. Il avait refait son existence à Londres : il y travaillait alors à la confection du catalogue de la *Medical Society of London*, publié en 1804.

Nous ignorons comment il fut informé du décès de sa vieille mère. Peut-être par son cousin Hattingais, dont le rôle est noté dans l'acte dressé par l'officier d'état civil : âgée d'environ 79 ans, la veuve de Jean Charles Macquin, bourgeois de Meaux, est morte en la maison du citoyen Bouland rue des Bonshommes², le 14 prairial an 12 (3 juin 1804). La déclaration en a été « faite par le Citoyen Louis Michel Hattingais³, propriétaire domicilié à Meaux agé de cinquante quatre ans, qui a dit être neveu de la défunte du coté maternel, et par le citoyen Pierre Albert Cleret, demeurant audit Meaux, profession de tourneur agé de cinquante ans, qui a dit être certain dudit décès ».

C'était à nouveau la guerre : la paix d'Amiens n'avait duré que quatorze mois.

Le char funèbre de l'amiral Nelson (1805)

Couronné empereur le 2 décembre 1804, Napoléon allait-il envahir l'Angleterre ? On le crut un long moment, avant qu'une coalition ne l'oblige à lancer vers l'Autriches les sept torrents de son armée. Profitant des faiblesses de la flotte franco-espagnole, l'amiral Nelson la défait à Trafalgar le 21 octobre 1805 ; mais, au cours de ce combat, il est mortellement blessé d'une balle dans la colonne vertébrale et expire six heures plus tard. Son cercueil sera renvoyé en Grande-Bretagne à bord du *Victory*, puis conduit à Greenwich, d'où il remontera la Tamise.

Il appartenait au *College of Arms* d'assister le gouvernement pour l'organisation des funérailles. Le *King of Arms* sir Isaac Heard, confia à l'abbé Macquin le soin de dessiner le char funèbre qui, le 9 janvier au matin, devait transporter le cercueil, de l'Amirauté à la cathédrale St-Paul, tiré par six chevaux caparaçonnés et escorté par un cortège où la *Royal Navy* aurait la place prééminente convenant à son incontestable supériorité sur les mers⁴. Telle que conçue par Macquin, la décoration du char est bien connue, car elle a été décrite dans le détail⁵ et reproduite par l'image.

³ N'est-ce pas lui qui a prévenu son cousin ?

⁴ Cf. M. CZISNIK, Amiral Nelson, Image and icon, thèse de l'Université d'Edinburg, déc. 2003.

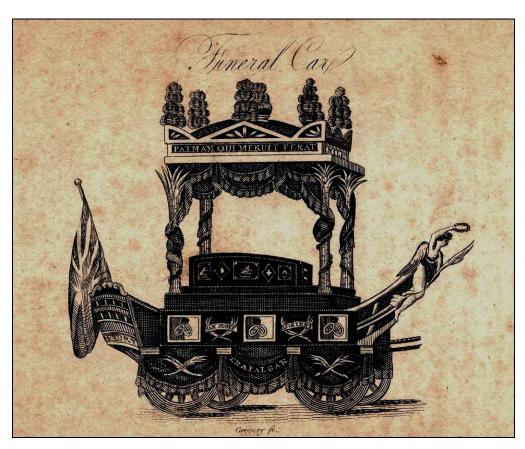
¹ Vraie ou fausse, cette anecdote a été reproduite dans la notice déjà citée consacrée à Macquin dans l'*Almanach* de 1864. Nous n'avons pas identifié le lord qui aurait pu être le protagoniste de cette historiette.

² A proximité de la Marne et du Port au Bois.

⁵ Voir notamment J. CAMPBELL, *Lives of the british Admirals, containing an accurate naval History,* nouvelle édition par H. R. TORKE, Londres,1817, vol. VIII p. 137-138; et T. NAKAMURA, "The commemoration of Nelson and Trafalgar in St-Paul's Cathedral", *The east Asian Journal of British History,* vol. 2, mars 2012, p. 12 s.

Ce « corbillard ouvert » avait l'aspect d'un navire de Sa Majesté. A la poupe se tenait la Renommée, entourée d'écussons aux armes du défunt et de plusieurs devises emblématiques¹, ainsi que du mot *Trafalgar*. On distinguait une couronne de vicomte (Nelson était 1^{er} vicomte) sur le baldaquin en forme de sarcophage orné de six plumets noirs, qui reposait sur quatre colonnes en forme de palmiers évoquant la victoire d'Aboukir contre la flotte de Bonaparte en Egypte. Quant à la poupe, elle portait un immense drapeau anglais.

••



Char funèbre portant le cercueil de l'Amiral Nelson, réalisé par Ange Denis Macquin

Quelques années plus tard Macquin se justifiera d'avoir contribué à célébrer la mémoire de celui qui avait victorieusement combattu la flotte française ; voici² ce qu'il écrira dans son article sur la ville de Londres paru en 1815 dans *l'Encyclopædia Londinensis* :

« C'est une circonstance curieuse et singulière, que le char funèbre qui se trouve aujourd'hui dans la Salle des Peintures de Greenwich, ait été imaginé et réalisé par un gentleman français bien connu de l'*Herald's Office*. [...] Nous l'avons fait, pour montrer que le vrai mérite et le patriotisme ont leur place partout où s'impose le respect ; et que les étrangers, qu'ils fussent à l'intérieur ou à l'extérieur de ce pays, ne pouvaient refuser de rendre hommage à un homme digne d'admiration tel que Nelson. »³

*

¹ L'une d'elles était due à Macquin lui-même : *Hoste de victo requievit*.

² Nous traduisons.

_

³ Encyclopædia Londinensis, Vol. XIII (1815), p. 136. Ces mots « Nous l'avons fait » montre bien que l'auteur de l'article (non signé) et le créateur du char funèbre sont un seul et même *gentleman*.

Mais, en Angleterre, Macquin était-il vraiment un "étranger" ? Au cours des années suivantes, il ne sera pas rare de voir son nom devenu Mac Quin ou Macqueen¹ : n'était-ce pas un retour à ses sources familiales ? L'auteur de la longue notice que lui consacrera *The Gentleman's Magazine* en 1823, le dira en effet descendant d'ancêtres écossais.

The vision of St.-Anthony di Padua, qu'il expose en 1806 à la Royal Academy, est signée M'Quin. Il en est de même de la South-west view of Fonthill Abbey, exposée en 1808. Ces deux œuvres² avaient un autre point commun : elles étaient très probablement destinées à la fantastique demeure de lord Beckford, dont l'abbé était devenu l'un des plus proches collaborateurs.

Auprès de lord William Beckford

Né à Londres le 29 septembre 1760, William Beckford avait hérité, à l'âge de dix ans, la fortune considérable qu'avaient amassée son grand père, riche colon de la Jamaïque et son père, qui fut deux fois Lord Maire de Londres. Une éducation soignée avait fait de celui que Byron a qualifié de « fils le plus opulent d'Angleterre », un garçon particulièrement brillant³ et séduisant, ouvert à toutes les cultures et à tous les arts. Mais l'enfant gâté et immensément riche avait défrayé la chronique par ses fantasmes et sa bisexualité qualifiée de perversion sexuelle ; jeune seigneur scandaleux, il avait été (selon Dominique Fernandez) « banni de son pays comme le serait, quelque cent ans plus tard, et pour les mêmes raisons, un autre Anglais illustre, Oscar Wilde ».

Il avait beaucoup voyagé à travers l'Europe, faisant le « Grand Tour » des enfants de l'aristocratie européenne, accompagné d'un médecin, d'un précepteur, d'un professeur de peinture, d'un musicien et de plusieurs serviteurs, ou subissant un grand exil doré, sanction de sa conduite par trop extravagante. Il en avait ramené la matière de plusieurs livres, et notamment un chef d'œuvre rédigé en français, *Vathek*, publié en 1787 à Lausanne et à Paris, et grâce auquel Beckford peut être considéré comme l'un des plus grands écrivains étrangers de langue française. Toujours lu et étudié⁴, ce roman fantastique en forme de conte oriental mène au pays des chimères et traduit le penchant de son auteur pour l'effroyable et le terrible : Jean-Louis Borgès verra en lui « le premier livre littéralement atroce de la littérature ».

Beckford avait à plusieurs reprises séjourné à Paris, notamment en 1789 et en 1793. Après des voyages au Portugal et à Naples, il était revenu quelque temps à Fonthill, où il avait entrepris à partir de 1796, sur les plans du fameux architecte James Wyatt (1748-1813), la construction d'une abbaye aux proportions gigantesques, suffisamment vaste pour s'y

¹ Voir par exemple J. BRITTON - Graphical and literary illustrations of Fonthill Abbey wiltshire: with heraldical an genealogical notices of the Beckford familly. London, 1823, p. viii. L'auteur était, comme Macquin, membre de The Society of Antiquaries of London.

² The Royal Academy of Arts, a complete dictionary of contributors and their Work, op. cit., p. 160. M'Quin a exposé en 1807 une œuvre que nous n'avons pas identifiée: "Alms giving of the works of mere".

³ Nous suivons ici P. QUENNELL, *Romantic England*, London 1970, trad. française sous le titre *L'Angleterre romantique*, écrivain et peintre (1717-1851), Paris, 1972, p. 21-36. Voir également D. GIRARD, *William Beckford*, terroriste au palais de la raison. Paris, 1993.

⁴ Ce serait dépasser le cadre du présent article que de nous étendre sur ce roman admiré par Mallarmé. Le lecteur intéressé pourra aisément consulter en ligne A. PAILLER, "L'originalité de Vathek de William Beckford", http://licorne.edel.univ-poitiers.fr/document5901.php; ou encore L. CHÂTEL, "Les sources des contes orientaux de William Beckford (Vathek et la "Suite des contes arabes"): bilan de recherches sur les écrits et l'esthétique de Beckford". http://www.etudes-episteme.org/2e/IMG/pdf/ee_7_art_chatel.pdf

enfermer. En 1800, l'année où lord Nelson et son épouse y avaient été fastueusement reçus, la tour s'effondra, mais une vue réalisée par Turner l'année précédente en conserve le souvenir. Beckford en fit reconstruire une nouvelle, plus haute encore, un *Octagon* (285 pieds, soit 86,86 mètres !). Lorsque l'abbé Macquin l'a représentée, en 1807, l'abbaye n'était pas encore tout à fait achevée ; elle ne le sera qu'en 1813. On peut par ailleurs penser que *The vision of St.-Anthony di Padua*, exposée l'année précédente (1806) à la *Royal Academy*, était destinée à prendre place dans une des galeries de Fonthill Abbey¹ ou même dans l'oratoire dédié à ce saint pour lequel Beckford avait une dévotion aussi grande qu'étrange : le portugais Antoine de Padoue était l'ange gardien, le saint patron de l'Abbaye, et sa statue ornait le fronton de l'arche d'entrée.



Fonthill Abbey, from South West, vue par Francis Danby en 1813 (coll. privée)

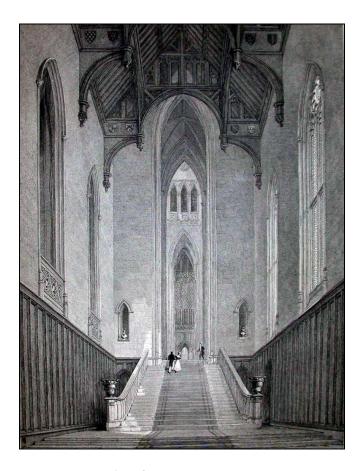
Dans quelles circonstances l'abbé a-t-il fait la connaissance de lord Beckford ? Nous ne le savons pas. Tous deux étaient membres de la *Society of Antiquaries of London*, mais il est permis de supposer que la rencontre a eu lieu au *College of Arms*, où, nous l'avons vu, ce dernier était accrédité comme « herald painter ». En effet, Bekford était lui-même passionné d'héraldique "jusqu'au délire" et voulait en décorer abondamment Fonthill Abbey. L'émigré français aux talents divers était l'homme qu'il lui fallait ; son goût des belles-lettres, sa vaste culture, pouvaient en faire plus qu'un dessinateur ou un peintre : un secrétaire, un conseiller, un confident, un bibliothécaire, un archiviste, un guide pour les rares visiteurs admis à pénétrer dans ce lieu gigantesque et sacré². C'est peu dire qu'il l'attacha à son service : il en fit l'un de ses très rares amis.

¹ En 1805-1806. la Royal Academy était présidée par James Wyatt, l'architecte de Fonthill Abbey.

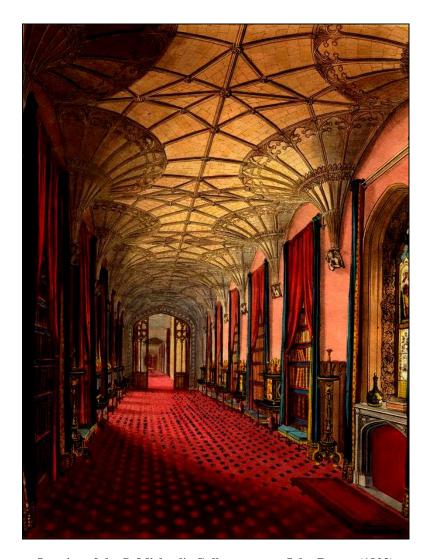
² Il facilitera ainsi la réalisation de l'ouvrage déjà cité de J. BRITTON, *Graphical and Literary Illustrations of Fonthill Abbey*, paru à Londres en 1823. Son auteur a salué sa coopération en ces termes (p. 18): « The late Abbé Macquin was peculiary solicitous about the prosperity of the present work; and I shall not readily forget his attentions is conducting me and my affectionate partner through the Abbey in the year 1817. » (Le regretté Abbé Macquin fut particulièrement attentif à la réussite du présent ouvrage, et je n'oublierai pas facilement qu'en 1817 c'est lui qui nous conduisit, moi et mon ami, au sein de l'Abbaye.)



Vue de Fonthill Abbey, côté sud, par John Rutter (1823)



Interior of the great Western Hall



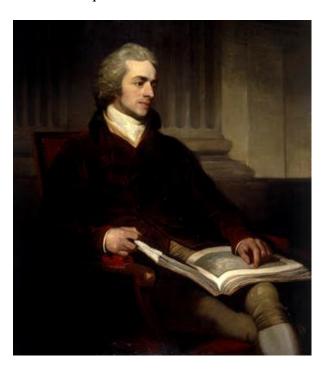
Interior of the St Michael's Gallery, vu par John Rutter (1823)

Voilà donc l'abbé Macquin plongé dans un univers étrange, marchant dans l'une des galeries où « les Indes, la Chine, le Japon, la Perse, la Turquie et toutes les contrées de l'Europe ont été mises à contribution pour fournir l'ameublement de ce château digne de servir de palais à un roi¹ ». Lord Beckford n'a pas manqué de lui commenter la provenance exceptionnelle des objets qu'il y admire : par exemple le reliquaire ramené de Terre Sainte par saint Louis, et qui faisait partie jadis du trésor de l'abbaye de Saint-Denis² ; le plateau en cuivre émaillé qu'Henri III avait offert à Diane de Poitiers ; une porcelaine de Chine ayant appartenu à Jeanne d'Aragon reine de Naples ; une armoire en bois de poirier sculptée pour Henri VIII d'après des dessins d'Holbein ; des chaises et fauteuils en ébène sculptée, provenant du cardinal Thomas Wolsey (vers 1475-1530) ; ou encore la cassette japonaise en laque et or, ornée de paysages, de bâtiments et d'animaux, ayant appartenu à Mazarin³.

¹ Londres en 1823, ou Recueil de lettres sur la politique, la littérature et les mœurs dans le cours de l'année 1823, par l'auteur d'une année à Londres, cité dans le Journal des dames et des modes du 5 février 1824. Nous verrons infra que Beckford vendra Fonthill Abbey et son contenu, au mois de septembre 1823.

² Une grande partie des collections de Beckford provenait de saisies révolutionnaires et avait été achetée aux enchères à bon compte. (cf. M. BEURDELEY, *La France à l'encan*, 1789-1799, Paris 1981, p. 103) ³ *Londres en 1823* ..., ibid.

Il faut imaginer la vie dans cette "grande machine" où furent employés jusqu'à 87 serviteurs, cette abbaye sans moines « dont la tour centrale rivalisait avec les tours environnantes de Stourhead, de Wardour Castle, mais surtout de la cathédrale de Salisbury » (Laurent Châtel). Peu d'invités dans cette « abbaye de roman noir », mais, auprès de Beckford, ses rares *companions* parmi lesquels l'abbé Macquin¹, témoin éclairé de ses projets démesurés et de sa tristesse romantique.



Portrait de lord William Beckford par John Hoppner, vers 1800 (Salford, Art Gallery)

Pour l'auteur de l'article que lui a consacré le *London Museum* après sa mort, « bien qu'il ait été éduqué et professionnellement dévoué à une Église accusée d'intolérance et de fanatisme, il était parfaitement exempt de ces valeurs non chrétiennes² ». Il était connu comme un *spoil priest*, c'est-à-dire un ancien prêtre, un catholique qui ne pratiquait plus. Loquace, gai, il aimait rire, boire et bien manger, ayant les faveurs de Dieu sinon celles du pape³, passant pour un « vieux pique assiette bavard⁴ », et Marc Chadourne n'a pas hésité à écrire que cet abbé d'ancien régime se rattrapait ainsi des jeûnes forcés de la révolution⁵! Nous aurions aimé savoir quelle source lui a permis d'ajouter que Beckford regardait Macquin « se goberger des meilleurs [vins] de sa cave, de pâtés, de truffes et de gibiers à en être couvert d'eczéma, et que le seul plaisir de la chose était, quand Macquin se décidait à se lever de table, de l'entendre trébucher sur les dalles du Saint-Sépulcre fredonnant des *Stabat* sans révérence pour la mère de Dieu ». Retenons que c'était un bon vivant, un « abbé jovial » ; il n'avait peut-être plus d'abbé que le titre, par lequel Beckford le nommait familièrement.

¹

¹ « Beckford maintained a large household, and a physicien, a musical performer, and the Abbe Macquin, topographer, artist, literary character, and adept in heraldy, were permanently attached to his establishment. » (from *North American Review*, vol. xc, n° 187, avril 1860)

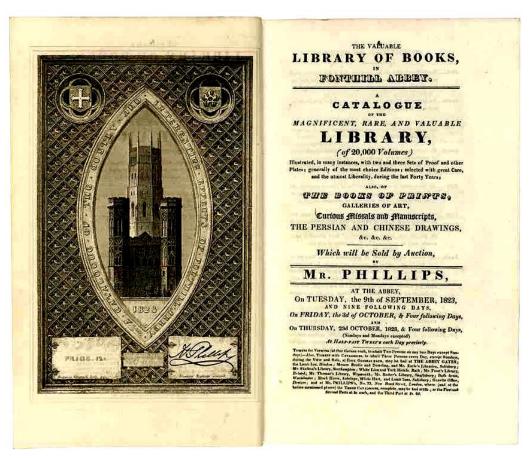
² Cité par J. BRITTON, *op. cit.*, p. 18. (nous traduisons)

³« He laughs and talks, roisters, eats and drinks ... he swallows everything ... if he does note die, if he does not become a foutain of diseases then he must have special favour, not from the Pope but from God himself ». (cité par T. MOWL, William Beckford, composing for Mozart, London, 1998)

⁴ Cité par E. VINCENT, Nelson love & fame, Yale University Press, 2003, p. 187.

⁵ Marc CHADOURNE, *Eblis ou l'enfer de William Beckford*, Paris, 1967, p. 136.

Mais pour avoir une idée plus précise de son activité à Fonthill Abbey, il faudrait consulter les documents conservés à la *Bodleian Library* de l'Université d'Oxford : le *Catalogue of the papers of William Beckford* dressé en 1987 par T. D. Rogers mentionne, outre des dessins d'armoiries, une soixantaine de lettres adressées par Macquin à Beckford¹ de 1806 à sa mort survenu en 1823, ainsi que les 358 pages d'un grand livre² sur lesquelles, entre 1815 et 1820, l'abbé a porté dans une écriture impeccable les titres, noms d'éditeur, dates de publication et dimensions des livres de l'immense bibliothèque de Fonthill Abbey.



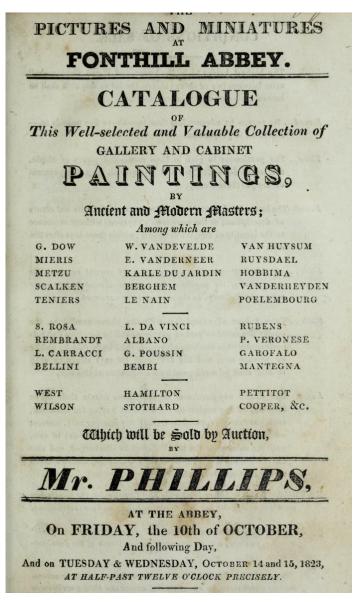
Catalogue de la vente annoncée de la bibliothèque de Fonthill Abbey (sept. oct. 1823)

Le fils du maitre boulanger meldois se trouvait en effet plongé dans un décor étrange, parmi d'exceptionnels trésors qui auraient fait rêver le professeur de rhétorique. Beckford était un des plus grands collectionneurs et bibliophiles anglais de tous les temps, et chacun peut en avoir une idée en consultant en ligne l'impressionnant catalogue de la vente aux enchères de sa bibliothèque³ (20.000 volumes), et des innombrables peintures et objets d'art qui meublaient l'abbaye (parmi lesquels des œuvres de Breughel l'Ancien, Mantegna, Raphaël,

¹ MS. Beckford c. 14, fols 33v,39v; c. 19, fols 35-6, 39; c.23; c. 29, fol. 130v; c. 35, fol. 75 v. - au total 125 feuillets.

² MS. Beckford c.56.8 - Voir également le *Catalog of the Papers of Boyd Alexander*.

³ Nous y avons trouvé les *Oraisons funèbres* de Bossuet (éd. 1802 en 2 vol. in-8) et, ce qui est plus rare, l'*Histoire généalogique de la Maison des Briçonnets*, par Guy Bretoneau (1621, in-4°)



Bellini¹, Leonard de Vinci, Rembrandt, Vélasquez, Holbein, Bronzino, Rubens, Poussin, Watteau, etc. !).

Les travaux avaient provoqué pour Beckford un véritable gouffre financier et, ses affaires à la Jamaïque n'étant plus florissantes, il était urgent d'éviter la ruine. La vente sur place devait avoir lieu du 9 septembre au 29 octobre 1823 (quelques semaines après la mort de Macquin, survenue le 17 juillet); mais les portes de l'Abbaye n'eurent pas à s'ouvrir : celle-ci avait été achetée en bloc par le milliardaire John Farquar, un marchand de poudre à canon²! En outre. 2.000 lots de pictures. furniture, porcelain silver, miscellaneous avaient déjà été vendus l'année précédente. Las de son immensité et de sa propre folie, l'auteur de Vathek avait décidé de quitter Fonthill Abbey, devenue pour lui une « demeure fatale », et de s'installer à Bath. Il y mourra le 2 mai 1844, âgé de 84 ans.

*

Mais, quelle qu'ait été l'importance de son rôle auprès de Lord Beckford, Ange Denis Macquin n'a pas pour autant négligé ses recherches personnelles. S'il se couchait rarement avant 3 ou 4 heures du matin et se levait toujours à huit³, c'était pour travailler, car ses activités éditoriales furent aussi nombreuses qu'étonnamment variées. Il faut donc partir à la recherche des œuvres qu'il a publiées, ce qui n'est pas facile. On se souvient en effet qu'il n'avait pas signé ses écrits meldois ; outre Manche, il a également préféré l'anonymat (par caprice, a-t-il écrit⁴), ses initiales⁵ ou encore la forme écossaise de son nom autorisée par ses trois premières lettres.

³ The autobiography of William Jordan, vol. III, 1853, p. 109.

¹ Lord Bekford avait notamment acheté en 1807 le fameux portrait du doge Leonardo Loredan par Giovanni Bellini, actuellement à la National Gallery de Londres.

² En 1825, Beckford fut prévenu par son architecte que la tour n'avait pas été bâtie conformément à ses ordres, et qu'elle risquait de s'effondrer. Ce qui arriva quelques mois plus tard ... (Cf. D. GIRARD, *William Beckford, terroriste au palais de la raison*, p. 204 et 206)

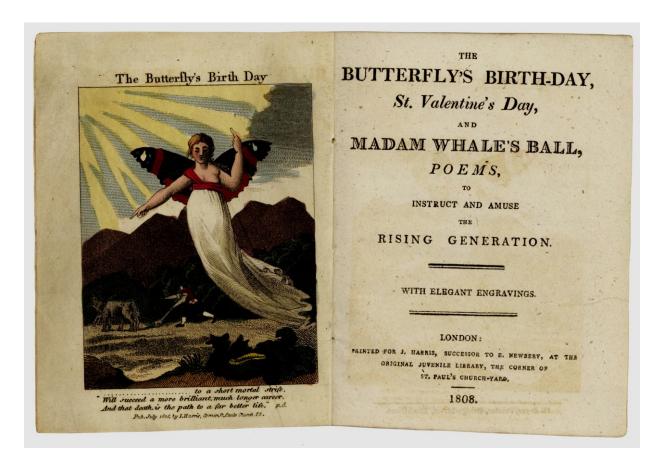
⁴ Cf. sa lettre à W. Jordan du 31 décembre 1822, citée *ibid*. : « This adoption of the anonyme is more owing to a whim of mine than to anything else. »

⁵ Dans son *Dictionary of literary pseudonyms in the english language*, T.J. CARTY attribue les initiales A.D.M. au seul Macquin.

The Butterfly's Birth-day (1808)

Ainsi, le premier des trois poèmes regroupés dans un petit fascicule de 16 pages, paru en 1808 « pour amuser et instruire la génération montante » est signé A.D.M.¹. Les enfants y assistent à la naissance d'un papillon : *The Butterfly's Birth-day* L' "élégante" gravure du frontispice pourrait bien être également l'œuvre de Macquin. Seul le hasard a pu nous faire découvrir dans ce petit conte en vers pour les enfants, le spectacle des insectes venant en curieux équipages assister à l'événement merveilleux :

From Chester and Stilton², by waggons and stages, Trav'ling snug in old cheeses, by land and by sea, Congregations of Jumpers and Mites of all ages, Fast arrived at the spot the new marvel to see³.



Un autre de ces poèmes était dû à William Roscoe (Liverpool 1753-1831), banquier, avocat et botaniste, grand collectionneur et historien, membre du parlement en 1806-1807. Les deux hommes se sont-ils fréquentés à cette occasion ?

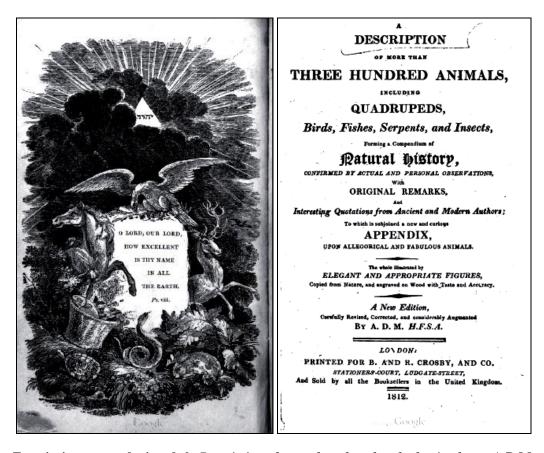
² Tout le monde connait le Chester et le Stilton Cheese, célèbres fromages anglais ...

¹cf. la notice de Brian ALDERSON, grand spécialiste de la littérature pour enfants en Angleterre, in *Special Collections*, Newcastle University. https://blogs.ncl.ac.uk/speccoll/tag/childrens-literature/

³ « De Chester et Stilton, en charrettes et en diligences, / Voyageant bien au chaud dans de vieux fromages, par terre et par mer,/ Assemblées de sauterelles et d'acariens de tous âges,/ Rapidement arrivés pour admirer la nouvelle merveille. »

A Description of more than three hundred Animals (1812)

En 1730 avait paru à Londres *A Description of three hundred Animals*, « tirée des meilleurs auteurs et adaptée à l'usage de tous ». Publié par Thomas Boreman, un des plus anciens créateurs de livres pour la jeunesse, cet ouvrage anonyme avait été plusieurs fois réédité jusqu'à la fin du siècle. Macquin s'est emparé de l'idée, et a présenté au public « a new edition, carefully revised, corrected, and considerably augmented by A.D.M. *H.F.S.A.* », éditée à Londres en 1812. Il s'est dissimulé sous ses propres initiales, mais les quatre autres (*H.F.S.A.*) ont piqué en vain notre curiosité.



Frontispice et page de titre de la Description of more than three hundred animals par A.D.M.

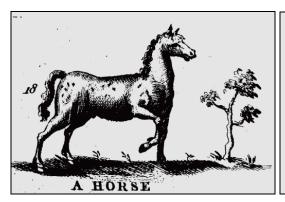
Le livre de Boreman comprenait 212 pages, celui de Macquin en contient 404, dont

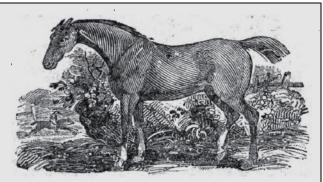
une longue préface ; les notices ont été réécrites et les illustrations d'après nature ont remplacé les dessins d'origine, charmants mais fantaisistes. Bref, il s'agit d'un nouvel ouvrage que l'auteur a simplement glissé sous le titre de l'ancien¹, probablement pour profiter de sa notoriété. Dans sa préface, il a notamment prévenu le lecteur (nous traduisons) : « Nous avons ajouté, dans cette nouvelle édition, des index alphabétiques aux différentes sections de l'ouvrage, et avons donné le nom des animaux en anglais, en latin et en français, pour aider le lecteur [...] poursuivant un double objectif, procurer un amusement intellectuel, et une utile instruction. » C'était déjà le but poursuivi par l'éditeur du *Butterfly's Birth-Day* ...

-

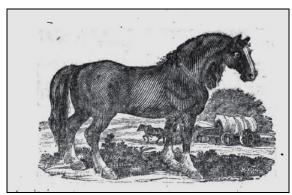
¹ Le titre indique « description of <u>more than</u> [nous soulignons] three hundred animals », mais tel était déjà le cas des dernières éditions de l'ouvrage de Boreman.

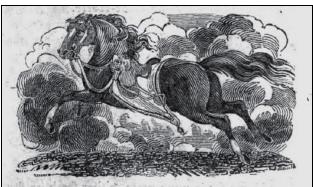
Le changement intervenu dans les illustrations ressort clairement du rapprochement des deux figures ci-dessous, montrant comment le cheval était représenté dans les précédentes éditions, et comment il le fut dans celle due à Ange Denis Macquin :





laquelle offrait en outre au lecteur ce cheval de labour et cet animal fier et fougueux :





Qui avait réalisé les 298 illustrations ? Macquin lui-même n'a-t-il pas apporté son concours ? on peut se poser cette question, puisque « comme peintre, son talent s'exerçait particulièrement sur des objets d'histoire naturelle¹ », les oiseaux en particulier. Quant au texte, il en est bien l'auteur et l'on peut s'étonner de la facilité avec laquelle le professeur de lettres s'est reconverti dans une discipline scientifique : « connaissant les différentes classifications adoptées en Histoire naturelle par de nombreux auteurs dans tous les pays du monde, écrit-il, nous avons pu découvrir le caractère erroné de certains de leurs principes et les difficultés inhérentes à tout système de nomenclature. »

Six ans après sa mort, paraîtra encore une « new edition », dans laquelle les initiales de l'auteur auront disparu. *Sic transit* ...

¹ Almanach historique, topographique et statistique du département de Seine-et-Marne et du diocèse de Meaux, 1864, p. 196. L'auteur de la notice a ajouté : « Plusieurs petits tableaux représentant des oiseaux, ornent la salle des séances de la Société d'agriculture, à l'hôtel de ville de Meaux. On y voit également son portrait peint par luimême. Ces diverses toiles ont été données, probablement, par M. Hattingais. » Que sont-ils devenus ?

Contributions à l'Encyclopædia Londinensis

A la même époque, l'abbé est un précieux collaborateur (*a valuable contributor*) de *l'Encyclopædia Londinensis*. Et pourtant, à l'heure du Blocus continental, les éditeurs de cette volumineuse publication londonienne ne nourrissaient évidemment pas des sentiments bienveillants à l'égard de la France. Qu'on en juge au frontispice du XIème volume paru en 1812, et contenant une notice sur cette nation voisine mais ennemie. En voici la légende : Une femme en furie (a terrific female), le diadème impérial sur la tête, avec à ses côtés la liberté et l'égalité, exerce son pouvoir destructeur sur les puissances continentales. Une scène confuse se déroule à l'arrière plan, comme après une bataille, cependant que le Temps annonce l'arrivée des Bourbons. Cette gravure de Chapman¹ n'était certes pas réalisée sur un dessin de Macquin, mais celui-ci ne pouvait que l'approuver ! elle est intitulée *Révolution of France*, car malgré sa couronne Napoléon était fils de la Révolution ...

Ceci dit, il est difficile d'identifier dans sa totalité la contribution apportée par notre abbé à cette célèbre Encyclopédie. Nous ne savons pas dans quelle mesure il a participé à la réalisation de son IXème volume consacré à l'Héraldique² (1811), mais nous avons découvert avec étonnement que l'allégorie de la Loi (*Law*), placée en frontispice du XIIème volume (1813), a été gravée par Chapman, d'après un dessin ... d'un certain M° Quin.



Allégorie de la Loi (*Law*), gravée par Chapman d'après un dessin d'A.D. M^c Quin, frontispice du XIII^e volume de l'Encyclopædia Londinensis

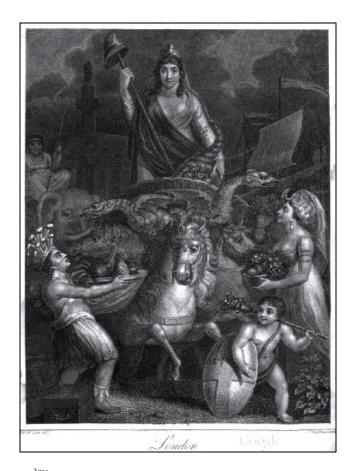
-

¹ John Chapman était le graveur attitré de l'*Encyclopædia Londinensis*.

² Comme on le lit dans *The new MonthlyMagazine and Literary Journal*, vol. IX, London, 1823, p. 475, col. 2.

La description en est donnée à la page suivante : la Loi, dictée par la Sagesse (sous la forme de Minerve avec ses attributs), confirmée par l'Expérience (représentée par un vieil homme tenant à la main un rouleau, la tête couverte d'un voile), promulguée par l'Autorité (dans une attitude de commandement et tenant le symbole du pouvoir), reçue par Obéissance (agenouillée) et Respect (debout et à distance) et sanctionnée à l'autel de la patrie par l'union de la Justice (avec ses symboles bien connus) et la Clémence (présentant l'olivier de la paix et le coquelicot de l'oubli, et le pied sur les instruments de la peine).

Mieux encore, c'est à Macquin que l'on doit l'article sur Londres paru en 1815 dans le XIII^e volume, sur les deux colonnes bien serrées de 562 pages grand in-8°. Il l'a laissé entendre, dans son article sur la ville de Meaux paru en 1815 (voir *infra*) : « the maining of which has been explained in <u>our description of London</u> » (nous soulignons). Et nous avons vu *supra* (n. 52) que l'auteur n'était autre que le créateur du char funèbre de Nelson.



Frontispice du XIIIème volume de l'Encyclopædia Londinensis, dessiné par "A.D. M° Quin"

Macquin y apparait à la fois comme auteur et illustrateur, car l'allégorie de *London* figurant en frontispice a été gravée par Chapman d'après un dessin signé *A.D. Mc Quin*. La ville de Londres est représentée avec sa couronne murale, le bonnet de la Liberté dans une main et la corne d'abondance dans l'autre. Elle est debout dans un char triomphal orné de deux dragons et tiré par quatre chevaux. L'Amérique à sa gauche et l'Asie à sa droite lui apportent les hommages du monde. Au premier plan, un enfant tient un bouclier et la masse du pouvoir. On distingue au fond un bâtiment de la cité et un navire en partance. En outre, pour illustrer son article, Macquin a dessiné plusieurs vues de Londres, notamment la cathédrale St-Paul,

Westminster Hall Abbey & Bridge, un détail de la crypte de la chapelle St-Thomas et deux planches de quatre vues chacune, représentant les portes de Londres, longuement décrites.



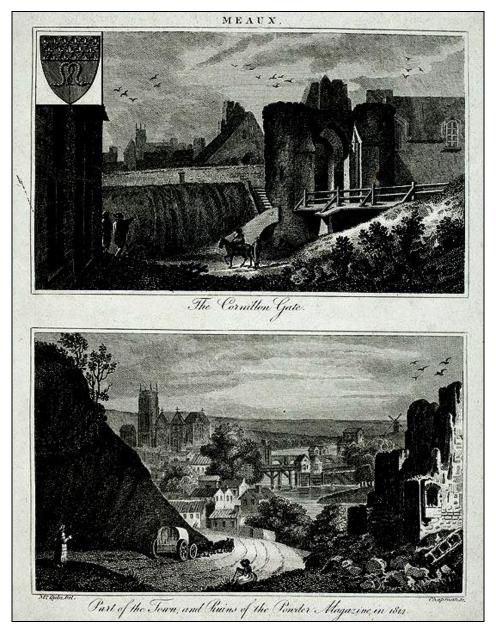
Une des deux planches représentant les portes de Londres, gravées par Chapman d'après des dessins de Mc Quin pour l'*Encyclopædia Londinensis*

A peine le lecteur a-t-il fini de lire la description de *The Temple Bar*, que l'auteur lui annonce : « We have now the satisfaction of entering upon the reign of his present majesty [George III]. No accession to the throne, either in Great britain or in any other state of Europe, was ever more auspicious » ¹. Et sans interruption ni sous-titre, nous pouvons lire en 290 pages l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Europe entière, de 1760 jusqu'à la première abdication de Napoléon et son départ pour l'île d'Elbe ; les guerres napoléoniennes sont relatées en détail, notamment la Campagne de France. Bien entendu, l'auteur dénonce les principes « pernicieux » d'égalité et de liberté, qui ont « détruit en quelques mois le noble tissu d'une constitution que ni le temps ni la fureur des guerres n'avaient pu altérer ».. La suite paraîtra dans le long article consacré à Paris dans le XXIII ème volume (1821). Faut-il attribuer le tout à l'abbé Macquin ? répondre affirmativement à la question implique de voir en lui, outre un bon guide pour visiter Londres, un historien bien documenté.

¹ « Nous avons maintenant le plaisir d'entrer dans le règne de sa majesté actuelle. Aucune accession au trône, en Grande Bretagne ou dans un Etat d'Europe, n'a jamais eu lieu sous de meilleurs auspices. »

Le voyage à Meaux en 1814 et l'article sur cette ville dans le XIV^{ème} volume de Encyclopædia Londinensis (1816)

Macquin avait une telle influence sur la rédaction de l'Encyclopédie de Londres, qu'il lui fit accepter un long article sur sa ville natale - privilège dont ont bénéficié bien peu d'autres villes françaises, Amiens par exemple n'ayant eu droit qu'à trente lignes. Le volume XIV, paru en 1816, contient en effet (pages 607 à 614) une longue description de la ville de Meaux¹. Celle-ci n'est pas signée, mais précédée d'une page illustrée de deux gravures gravées par Chapmann d'après des dessins de Mc Quin, *The Cornillon Gate* et *Part of the Town, and Ruins of the Powder Magazine in 1814*, .



La Porte Cornillon, et partie de la ville [de Meaux] et ruines du magasin de poudre en 1814 (Gravures de Chapmann d'après deux dessins de "MC Quin")

-

¹ On trouve le texte anglais ainsi que sa traduction à la Médiathèque Luxembourg, fonds local, MS 90, et à la Bibliothèque Guillaume Briçonnet F 4311-1815.

On y reconnait la Porte Cornillon et la vue d'une partie de la ville avec, au premier plan, les ruines de l'immense magasin de poudre que le général Compans avait fait exploser le 28 mars 1814 pour éviter que les munitions ne tombent aux mains des armées alliés. Les dessins ont été exécutés sur place et non de mémoire, car l'auteur de la notice a tenu à préciser (p. 608, col. 1) que les vues, exécutées le 1^{er} novembre 1814, étaient vraiment exactes (The annexed views were taken on the 1st of Novembre 1814; and very exact).

Nous avons ainsi la preuve qu'Ange Denis Macquin est venu à Meaux à cette époque. Louis XVIII était alors pour un temps revenu sur le trône, et "l'abbé" ne risquait pas de rencontrer l'Ogre de Corse, exilé à l'île d'Elbe! Il a en tout cas profité de son séjour pour dessiner, et probablement réunir la documentation dont il avait besoin pour rédiger son article. Il confiera plus tard à William Jordan¹ y avoir retrouvé une partie de son patrimoine, à l'exclusion des biens-fonds « perdus pour toujours », avant de reprendre la route de Londres.

Grâce à lui, le lecteurs de l'Encyclopédie vont bientôt apprendre que les beautés agrestes dont la nature a entouré la ville de Meaux, le cours tranquille de sa rivière et les collines la protégeant au nord, ont contribué à former le caractère des habitants d'une sorte d'apathie qui leur est propre, l'indolence des Meldois étant devenue presque proverbiale. Imaginons-le à la recherche de ses souvenirs, arpentant les rues de sa ville natale, « étroites mais en général bien construites » : les modifications intervenues depuis la révolution lui semblent « utiles et de bon goût ». Il reconnaît la vieille église St-Christophe (sans dire qu'il y a été baptisé, il y a 55 ans). Il contemple le vieux château devenu tribunal et prison, constate que les portes de la ville sont intactes, traverse le "Plateau" planté d'arbres, et pénètre dans l'ancien couvent des Cordeliers où est installé le musée municipal. Celui-ci renferme plusieurs espèces d'animaux empaillés et bien conservés dans des vitrines et, sur les murs de la salle des séances, il revoit les oiseaux qu'il avait peints à l'huile d'après nature lorsqu'il enseignait au collège²: à cette époque, lorsqu'il avait le spleen et que le stylo lui tombait des mains, il prenait son crayon ou sa lyre, pour combattre les « diables bleus »³.

Après avoir dessiné la porte Cornillon, Macquin grimpe la chaussée que nous appelons de Paris. Arrêtons-nous avec lui devant l'ancienne poudrerie. En 1791, il s'était moqué des troupes qu'allaient affronter les Prussiens ; aujourd'hui, Royalisme oblige ! il se moque des soldats de Napoléon, auxquels les troupes russes, en faisant semblant d'attaquer [sic: feigned to attack] la porte Cornillon, avaient laissé le temps d'évacuer la ville qu'ils se révélaient incapables de défendre. En abandonnant Meaux, le régiment français avait de surcroît commis, selon lui, une des actions les plus coupables que l'on pût concevoir :

A une heure du matin, sans avoir prévenu personne, les français mirent le feu à un magasin de poudre éloigné de la ville de 200 pas au plus, et par là causèrent plus de mal aux habitants qu'ils n'avaient eu à en redouter des Cosaques, leurs ennemis invétérés. L'explosion fut épouvantable, un grand nombre de gens paisibles en moururent peur ; il ne resta pas un seul carreau dans la partie ouest de la ville. La cathédrale, fut ébranlée dans ses fondations, et plusieurs vitraux brisés.

32

¹ C'est en tout cas ce qu'il lui a personnellement déclaré. (*An Autobiography*, op.cit, vol. III, p.108)

² En réalité, il attribue ces dessins à "l'un des professeurs du collège". Mais nous savons qu'il en était lui-même l'auteur. On lit en effet dans la notice publiée en 1864 dans l'Almanach du département et du diocèse : « Comme peintre, son talent s'exerçait particulièrement sur des objets d'histoire naturelle. Plusieurs petits tableaux représentant des oiseaux ornent la salle des séances de la Société d'agriculture, à l'Hôtel de Ville de Meaux. »

³ The blue devils, que les Français nomment l'ennui. Cf. le Stello ou les Diables bleus, d'Alfred de Vigny.

Et Macquin observe que ce magasin était situé de telle sorte que, si les barils de poudre avaient été placés près de la porte, il suffisait de les pousser, et leur propre poids les aurait fait rouler facilement jusqu'à la Marne, qui coule en contrebas « à peu de distance »¹.

On a relevé avec indignation² une erreur dans la présentation de la cathédrale. Macquin a en effet écrit que celle-ci, dédiée à St-Etienne, avait été construite (*built*) au milieu du 15^{ème} siècle, pendant que les Anglais étaient les maîtres de la ville ³ ... Il eut été plus correct de dire que lorsque les Anglais ont occupé la ville, du 11 mai 1422 au 20 juillet 1439, la cathédrale était encore en chantier : les travaux avaient été sérieusement ralentis au début de la guerre de Cent Ans et ne devaient vraiment reprendre qu'à partir de la fin du XV^e siècle, jusqu'au milieu du siècle suivant. Macquin maitrisait-il mal la chronologie ? ou bien avait-il voulu faire plaisir à ceux dont il partageait désormais l'existence ? la suite de la phrase pourrait le laisser penser : en effet (*indeed*), écrit-il, on voit dans la cathédrale la preuve qu'elle est l'œuvre de mains de maîtres. Cet "en effet" ambigu peut paraître désobligeant pour Gautier de Varinfroy et ses successeurs bien français.

Au contraire, les longs développements consacrés à la description des sept cartons d'Hamptoncourt se trouvant dans la cathédrale ont été jugés "intéressants" par M^{gr} Allou⁴. On peut certes s'étonner de la place démesurée⁵ qu'ils occupent dans l'article, mais ils révèlent une connaissance approfondie de l'histoire de l'art.

Au détour d'une phrase, l'article nous apporte par ailleurs une précieuse indication d'ordre autobiographique. Hirondelles, martinets, pierrots et chouettes ont élu domicile dans les arcs boutants ; et Macquin raconte que les chouettes se nichent depuis bien des années dans les trous et les crevasses de l'édifice, à tel point que « celui qui écrit cet article, passant une nuit auprès de la cathédrale <u>après une absence de plus de vingt ans</u> (nous soulignons), crut que ses anciens amis saluaient son retour, car ils faisaient entendre les mêmes cris et les mêmes gémissements qu'au temps de sa jeunesse ; lui aussi soupirait, en songeant qu'il avait bien vieilli. Cette nuit passée près de la cathédrale se situait manifestement à la fin de l'année 1814, époque où il avait dessiné la porte Cornillon et la vue de Meaux. En écrivant que c'était « après une absence de plus de vingt ans », il interdit donc de penser qu'il n'était pas revenu dans sa ville natale depuis son départ en émigration⁶.

Nous aurions tort de négliger l'église St-Nicolas : on y voit de vraiment bonnes peintures, écrit Macquin selon lequel trois peintures sont supposées avoir été l'œuvre du Corrège. La plus grande, au centre, représente l'Adoration des Bergers et des Mages [sic], et les deux autres, Saint Jean le Baptiste et Sainte Catherine. Voilà qui nous intéresse⁷ : le St. Jean Baptiste est en réalité dû au pinceau du meldois Jean Senelle, lequel est également l'auteur de l'Adoration des Mages (actuellement au Musée Bossuet, mais provenant bien de

33

¹ On sait qu'une partie de la provision de poudre avait pu être évacuée par la rivière (cf. G. GASSIES, *Histoire de Meaux*, II., p.202), mais comment les barils avaient-ils été descendus ?

² cf. la diatribe (exagérée et inexacte) à laquelle s'est livré l'auteur de la notice parue en 1864 dans l'*Almanach du département de Seine-et-Marne* (p. 135-136).

 $^{^3}$ « at that period of time when the English were masters of the town; and indeed it shows proofs of havig been the work of masterly hands. »

⁴ in *Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Meaux*, 1839, p. 45. M^{gr} Allou a écrit : "M. Maquin [sic], ex-professeur de rhétorique au collège de Meaux", sans le citer comme ancien prêtre de son diocèse ...

⁵ Ils occupent plus de la moitié de la notice, p. 609 à 613

⁶ Dans son *General biographical Dictionary* paru à Londres en 1833, John Gorton ne mentionne que ce seul retour en France depuis l'exil, « for a short time ».

⁷ Voir S. KERSPERN, catalogue de l'exposition Jean Senelle, Meaux, 1997, p. 82-84.

l'Eglise St-Nicolas) où l'on ne voit pas de bergers ... Notre abbé aurait-il commis une erreur ? Quant à Ste Catherine, qu'est-elle devenue ?

Cela en tout cas valait bien le détour, avant de remonter jusqu'au palais épiscopal, célèbre par son escalier sans marches et son jardin silencieux où l'on se promène comme dans un labyrinthe, à l'ombre d'arbres entremêlés. La révolution a malheureusement mis fin au jeu des fontaines

L'abbé Macquin est évidemment bien placé pour conter ensuite l'histoire de l'ancien hôpital Jean Rose et du collège où il enseignait encore, vingt cinq ans plus tôt. Nous en avons déjà parlé supra. Mais les débuts de la Réforme à Meaux et le bûcher allumé sur la place du Marché, l'amènent soudain à parler de l'actualité, par une allusion à la Terreur Blanche qui a sévi à Nîmes entre juillet et novembre 1815. Macquin rapproche ces événements tragiques de ce qui s'était passé à Meaux trois siècles plus tôt, puisqu'ils venaient de mettre aux prises la minorité protestante favorable à l'empereur déchu et la majorité catholique ralliée à Louis XVIII. Il craint que le roi légitime ne (re)commence son règne sur une division de ses sujets, espérant que l'esprit de conciliation finisse par prévaloir. Etonnante digression!

Par contre nous ne sommes pas surpris, le connaissant, de lire sous sa plume épicurienne un éloge du savoureux fromage de Brie, grâce auquel la ville de Meaux a été citée dans le Cours Gastronomique¹. Il garde en mémoire ces vers écrits « in the monkish style »²:

```
Si bené commemini, causæ sunt quinque bibendi;
Hospitis adventus; præsens fitis, atque futura;
Et vini bonitas, et quælibet altera causa.
```

Traduisons: « Si je me souviens bien, il y a cinq raisons pour boire: l'arrivée d'un hôte, la soif présente et future, la bonté du vin, et quelque autre qui vous plaira. » Mais Macquin ne laisse pas son lecteur hésiter sur cette autre cause, il relate qu'un Meldois facétieux a trouvé la réponse (et nous pouvons être sûrs que ce meldois facétieux n'est autre que l'auteur ...)

Quà Matrona fluit viridantes lenta per agros, Hunc Melæa Pales pressit, sub valle reductá, Caseum, ut augescat sitis, imperiumque Lyæi Quintaque convivis addatur causa bibendi.

« Dans la vallée solitaire où la Marne coule lentement à travers des champs couverts de verdure, la Déesse qui préside aux laiteries des environs de Meaux a pressé le fromage pour augmenter la soif ; elle accroît l'empire de Bacchus, et donne aux convives la cinquième occasion de boire. »

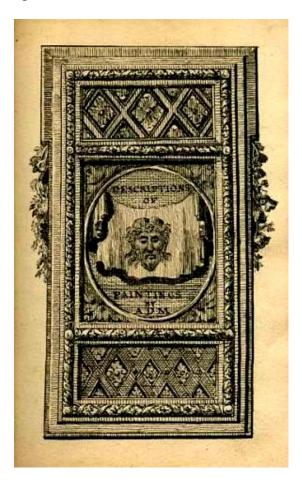
Nous voyons dans ces lignes le signe avant-coureur du Tabella Cibaria, or the Bill of Fare, que Macquin publiera quelques années plus tard.

¹ Il s'agit de l'ouvrage de Charles-Louis Cadet de Gassicourt, Cours gastronomique, ou les dîners de Manant-Ville, Ouvrage anecdotique, philosophique et littéraire dédié à la Société épicurienne du Caveau moderne, séante au Rocher de Cancalle, dont l'édition originale est de 1809. On y trouve en effet, page 302 une ligne où Meaux a sa petite place, pour son fromage et son blé.

² Littéralement : "en style de moine". Nous avons été tenté de traduire par : en "latin de cuisine", mais cette expression correspond plutôt à "dog latin", d'après le Dictionary of idioms dont il sera question infra.

Descriptions of Paintings (1812-1821)

Ange Denis Macquin n'était pas seulement un dessinateur et peintre de talent : il était un historien et critique d'art reconnu. Nous l'avons déjà observé à propos de sa description des tableaux accrochés dans la cathédrale de Meaux ; nous en avons un autre témoignage dans les cinq brochures écrites entre 1812 et 1821 et réunies sous le titre « Descriptions of Paintings by A.D.M. » dont voici le détail : 1. Description de la peinture *Christ Healing the Sick in the Temple*, de Benjamin West, président de la *Royal Academy* et ami de lord Beckford (1812, 18 p.) ; 2. Description de plusieurs peintures exposées dans les salles de la British Institution [for Promoting the Fine Arts in the United Kingdom] (1813, 16 p.) ; 3. Description de la peinture *Christ Rejeted by the Jews*, de Benjamin West¹, par A.D. M'Quin (1814, 16 p.) ; 4 et 5. Description de la peinture *Belshazzar Feast* due à Mr. Martin, exposée à la British Institution (deux éditions en 1821, 16 p.).



Page titre des Descriptions of Paintings, by A.D.M.

On aura remarqué que dans tous les cas il s'agissait de scènes tirées de l'Histoire sainte. Macquin se souvient-il qu'il a été ordonné prêtre moins de 40 ans plus tôt ? Il est en tout cas permis de supposer qu'il est lui-même l'auteur de cette composition illustrant la couverture du recueil, au centre de laquelle nous voyons le visage du Christ tel que relevé par Véronique le jour de la Passion.

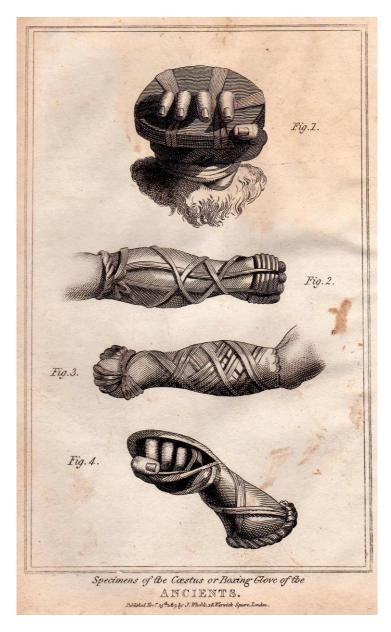
¹ Cette brochure a été rééditée en 1830 à Philadelphie, le tableau ayant été donné au *Pennsylvania Hospital*, le plus ancien des Etats-Unis.





Deux des tableaux décrits par l'abbé Macquin : en haut : *Belshazzar's Feast*, par John Martin (collection of the Tate Britain) en bas, *Christ Healing the Sick in the Temple*, par Benjamin West (Pennsylvania Hospital)

Essai sur l'art pugilistique dans l'Antiquité (1817-1818)



Spécimens de gants de boxe utilisés par les Anciens - (Sporting Magazine, novembre 1818)

L'abbé Macquin a écrit de nombreux articles sur les arts et la littérature, sautant aisément d'un sujet à un autre. Il est malheureusement difficile de les dénicher dans les publications anglaises de l'époque, puisqu'il ne les signait pas. *The Gentleman's Magazine* ayant indiqué, dans sa livraison d'août 1823, qu'en 1817-1818 il avait fait paraître (dans le *Sporting Magazine*¹, « an ingenious Essay upon the Pugilatic Games of the Anciens, extrated from the Greek an Latin Authors » (un essai sur l'art de la boxe chez les Anciens, tiré des

¹ The Sporting Magazine, or Monthly calendar of the transactions of the turf, the chase, and every other diversion interesting to the man of pleasure and enterprize & spirit. Vol 1 New Series, or Vol. 51 Old Series, édité par J. Wheble & J. Pittman, London, 1818. Premier périodique anglais à se consacrer à tous les types de sport, ce magazine paraissait depuis 1792.

auteurs grecs et latins), nous nous sommes mis à sa recherche. Nous avons ainsi pu nous procurer les six premières livraisons de la *New Series*, parues d'octobre 1817 à mars 1818, et y trouver *An Essay on the Pugilistic Art*, suite de l'article publié dans le volume 50 de l'ancienne série, et qui s'échelonne chaque mois jusqu'en mars 1818, en feuilleton où le latin se mêle à l'anglais. Traduisons par exemple le début de l'épisode paru dans le numéro d'octobre 1817 :

« Telle était l'importance des exercices corporels, comme la boxe, la lutte ou la course, en raison de leur lien avec les pratiques militaires d'autrefois et de leur utilité, que les rois et les princes ne dédaignaient pas d'être le second ou le porte-bouteilles de certains célèbres pugilistes.. On peut évoquer ce moment de la fameuse lutte entre Entellus¹ et Darès, à la fin du premier "round" où, soit par une l'effet d'une triste erreur dans l'estimation des distances, soit par l'insuffisance de son adresse, le Sicilien tombe de tout son long sur le sable, faute d'un point d'appui pour reposer son coup descendant² : alors nous voyons Acestes, roi de Troie, accourir à l'aide de son ami, et soulever de terre le héros immobile. [Virgile] dit :

Troyens, Siciliens, par mille cris divers
De joie et de regrets, frappent soudain les airs.
Aceste le premier accourt ; et sa tendresse
Dans son vieux compagnon plaint sa propre faiblesse³.

Or, Acestes voit en Entellus, non seulement un pugiliste méritant trompé dans le calcul de ses efforts par l'agilité de son jeune antagoniste, mais, et peut-être surtout, un homme de son âge : il regarde avec compassion la chute de son ami comme s'il était lui-même la victime malheureuse. Car certains ont pu analyser, avec le scalpel de l'intelligence la plus fine, les sources de la plupart de nos passions et de nos affections, mais l'on sait, avec La Rochefoucault [sic], que l'amour-propre est « l'amour de soi et de toutes choses pour soi ».

En ne poursuivant pas plus avant cette citation déjà longue, nous privons le lecteur du plaisir d'assister au deuxième "round" ; mais elle suffit à montrer qu'en faisant cette singulière incursion dans l'art de la boxe, l'auteur n'avait pas oublié son enseignement des belles-lettres au collège de Meaux !

La fin de l'article, toujours anonyme, a paru dans le n° de mars 1818. Macquin y fait pour les lecteurs l'inventaire des matches de boxe décrits dans la littérature grecque et latine : Pollux et Amycus, Hercule et Eryx, Hector et Paris, Paris et Darès, Darès et Butès, Epeus et Euryalus, Ulysse et Irus, Darès et Entellus, Alcidamas et Capaneus. Et pour finir, il évoque les trois Odes olympiques écrites par Pindare en l'honneur de célèbres pugilistes : la VIIème, écrite pour Diagoras de Rhodes, les Xème et XIème, dédiées à Agesidamus fils d'Archestratus.

« Pour moi qui partage leurs divins transports, j'ai chanté l'illustre nation des Locriens, j'ai répandu la louange de mes vers, comme un miel délicieux, sur leur cité féconde en héros, et j'ai payé un juste tribut d'éloges au fils d'Archestrate. Je l'ai vu près des autels d'Olympie remporter la victoire par la force de son bras, à cet âge de grâces et de jeunesse où était Ganymède lorsqu' il repoussa la mort avec le secours de Cypris. »⁴

¹ Entellus était un héros troyen ou sicilien, ami d'Acestes, roi de Troie. Virgile a décrit le "match de boxe" qui l'opposa à Dares au livre V de l'Énéide, cité par Macquin.

² "L'abbé" Delille (1738-1813) a traduit ainsi les vers de Virgile correspondant à cet instant : « Entelle, résistant aux coups précipités, / Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite ; / Darès l'a vu venir, se détourne et l'évite. / Entelle, frappant l'air de son effort perdu, / Tombe de tout son poids sur la terre étendu. »

³ Traduction par Delille, citée par Macquin.

⁴ Macquin donne en anglais la dernière strophe de la X^{ème} Ode olympique de Pindare, mais nous en proposons une traduction inspirée par celle d'A. Perrault-Maynand (1848).

Nouveaux frontispices pour l'Encyclopaedia Londinensis (1820-1823)

Cependant, Macquin n'a pas cessé sa collaboration à l'*Encyclopaedia Londinensis* : en frontispice du volume 17 qui parait en 1820, figure une étonnante évocation de l'Optique gravée par Chapman d'après un dessin signé "A.D.M. invenit".

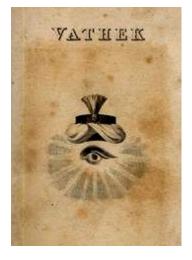


Frontisipce du dix-septième volume de l'Encyclopaedia Londinensis

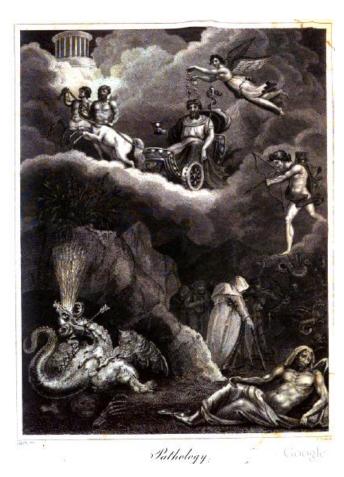
Organe par lequel sont transmis les principes, les phénomènes et toute la science de l'optique, l'œil humain figure au centre des couleurs du prisme, évoquées par sept figures féminines, dont trois portent une couronne, pour montrer que le rayon lumineux est

uniquement composé par le jaune, le rouge et le bleu, les autres couleurs n'étant que de simples mélanges ou intermédiaires. Dans les coins, on reconnait une longue vue, une lanterne magique , le phénomène de la diffraction. Enfin, puisqu'il n'y a pas d'optique sans lumière, le dessinateur a placé en caractères hébraïques cet extrait de la Genèse : « Et Dieu dit : que la lumière soit ! et la lumière fut. »

La position de l'œil au centre de cette composition peut être rapprochée de la page de titre de l'édition de Vathek, parue en 1815 chez Clarke à Londres : on peut y voir une vignette gravée sur cuivre représentant l'œil rayonnant de Vathek surmonté d'un turban (ci-contre). Macquin pourrait bien s'en être inspiré.



Il y aurait certainement bien d'autres découvertes à faire concernant son activité d'illustrateur de l'Encyclopédie londonienne. En voici encore un exemple : le frontispice du dix-neuvième volume paru en 1823 représentant *l'Apothéose d'Hippocrate* est signé "A.D.M. del." Expliquons-le :



Frontispice du dix-neuvième volume de l'Encyclopædia Londinensis

Assis dans un char antique, tiré vers le temple de l'immortalité par Chiron et un autre centaure également versé dans l'art de la médecine, Hippocrate tient dans sa main droite une coupe contenant la potion salvatrice et dans la main gauche le caducée d'Esculape, dont la fille Hygie survole l'attelage en répandant des fleurs médicinales sur la tête du premier pathologiste au monde, tandis que depuis les nuages Apollon tire des flèches sur le dragon python², emblème de la peste, permettant de libérer de la caverne du monstre les victimes de la maladie. La mort et les démons de la douleur s'enfuient, la maladie nauséabonde étant représentée par le visage amaigri d'un homme étendu au premier plan.

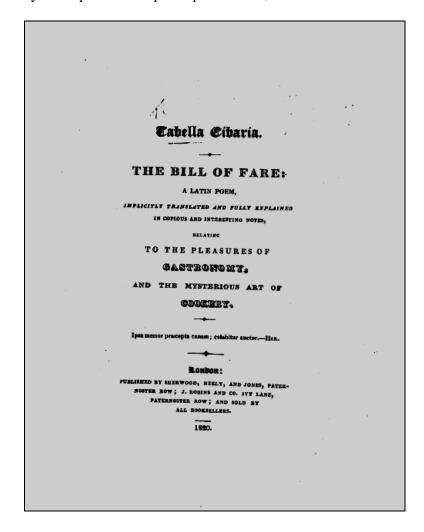
A l'évidence, Macquin aimait toujours se plonger dans la mythologie grecque ...

¹ Chiron était le plus célèbre des centaures. Fils de Cronos qui, pour l'engendrer, s'était uni à Philyra sous la forme d'un cheval. Il était entre autres un célèbre médecin, et pratiquait même la chirurgie.

² « A Delphes, Apollon tua de ses flèches un dragon, appelé tantôt Python, tantôt Delphyné, qui se livrait à toutes sortes de déprédations dans le pays, troublant les sources et les ruisseaux, enlevant les troupeaux et les villageois, ravageant la plaine fertile de Crissa et épouvantant les Nymphes. Ce monstre était sorti de la Terre. » (P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 1963, p.41)

The Bill of Fare, a latin poem (1820)

Changeons de sujet une nouvelle fois : en 1820 parait à Londres, sans nom d'auteur, un ouvrage étonnant, qui fera cependant la durable célébrité de l'abbé Macquin : *Tabella Cibaria* - *The Bill of Fare*, *a latin poem* (Tableau des aliments - le Menu, poème latin) relatant les plaisirs de la gastronomie et l'art mystérieux de la cuisine, avec en exergue un vers d'Horace justifiant son anonymat : *Ipsa memor præcepta canam ; celanitur auctor* ¹.



L'auteur s'est expliqué sur l'origine et le contenu de ce livre (nous traduisons) :

« Ce petit poème a été écrit il y a plusieurs années dans une période d'inactivité, sur la sollicitation de quelques amis, étrangers surtout, qui ont mis l'auteur au défi d'exprimer, dans des vers latin corrects, la variété étonnante des plats que les restaurants et hôtels de luxe français affichent sur de longs et inintelligibles menus. Il avait été envisagé de joindre en annexe une traduction en anglais ; mais l'auteur étant exclusivement friand de plats originaux et authentiques, et une traduction étant au mieux ce que les Français nomment "un réchauffé", cette idée louable a été écartée. Les Notes constituent une explication du poème, mais peuvent être lues indépendamment de lui ; elles ont été spécialement écrites pour instruire et divertir. »

¹ Horace, IV^{ème} Satire, livre II, v. 10 : Je vous dirai les préceptes dont je m'efforcerai de me souvenir ; mais je vous cacherai le nom de l'auteur.

En livrant cet ouvrage au public, Macquin - car c'est de lui qu'il s'agit - était dans l'air du temps : il se plaçait chronologiquement dans la lignée des grands écrivains gastronomes, entre Grimod de la Reynière¹ et Brillat-Savarin (*La Physiologie du goût*,1826). Dans *La Gastronomie ou l'homme des champs à table, poëme didactique en IV chants*, publié en 1801, Joseph Berchoux, avait inventé le mot "Gastronomie". Les anglais n'étaient pas en reste² : en 1814 avait paru l'anonyme *The School for Good Living*, qui s'intéressait aux « implications philosophiques de la bonne alimentation » ; et trois ans plus tard, William Kitchiner, un "merveilleux excentrique", avait publié à Londres un petit livre de recettes sous le titre *The Cook's Oracle*, où la diététique avait sa place. Avec un humour insouciant propre à plaire au public britannique, notre abbé propose en 1820 autre chose qu'un simple traité de cuisine ; il donne à l'art culinaire sa valeur culturelle, aux aliments leur dimension sociale.

Son poème est court : 220 vers latins imprimés sur 12 pages, et dont chacun cite un aliment en une sorte de tour de force poétique. Les notes, auxquelles renvoient tous les mets cités dans le poème et qui occupent les pages 13 à 104, témoignent de l'érudition de l'auteur que l'on devine passionné de lexicographie ; elles contiennent, mêlés de brèves recettes et de plaisantes anecdotes, des éléments d'histoire culinaire, d'étymologie et de linguistique³. Macquin emmène ainsi son lecteur chez les Grecs, les Romains ou les Esquimaux, en Egypte ou au Japon aussi bien qu'en France ou en Angleterre. Il cite avec aisance ses chers écrivains latins, Pline, Ovide, Horace et Juvenal, Perse, Sénèque, Plaute ou Martial : le professeur de lettres n'est jamais bien loin ...

Pour commencer, à propos du fameux Apicius, Macquin fait la distinction, désormais cruciale, entre le gourmand et le gourmet. Le premier sélectionne par hasard la nourriture qui lui semble la meilleure à son goût ; c'est un praticien épicurien. Le second s'attache à la théorie, il spécule et sait discerner les plus subtiles nuances de la perfection ; c'est un gastronome. Quant au *wordgourmet*, il peut, en sirotant quelques gouttes dans un tastevin, dire instantanément d'où vient le vin et quel est son âge. Et ne parlons pas du glouton!

Vous êtes invité à goûter le bouillon de chou ou la soupe aux tortues, la poularde au riz, l'oie rôtie, le canard aux navets ou aux oignons, les côtelettes de veau en papillotes, le "vole au vent", les cervelles, la blanquette de veau, la hure de sanglier, le hoche-pot au saucisson, les pieds de cochon, le boudin noir, les rognons de mouton. Nous en passons, et des meilleurs ... Si vous êtes chasseur, voici pour vous le cerf, le lièvre, le faisan ou le coq de bruyère, les perdrix et les cailles. Passons aux poissons, qui reçoivent leur nom français : saumon, turbot, merlan frit, raie au beurre noir, morue fraîche ou salée, plie, maquereau, carpe ou truite, sans oublier le brochet, ce tyran, ce destructeur des étangs poissonneux.

Honneur également aux autres fruits de mer, homards, moules et huîtres⁴, que les Athéniens tenaient en haute estime. Savez-vous que, peu communes à Rome, elles y coûtaient un prix très élevé ? mais que, selon Macrobius, les Pontifes Romains n'ont jamais manqué d'en avoir tous les jours à leur table. Presque oubliées du IV^e siècle au règne de Louis XIV,

¹ Son Almanach des gourmands a paru de 1803 à 1810, et le Journal des gourmands et des belles ou l'Epicurien français, de 1808 à 1816. Son Manuel des amphytrions date de 1808.

²Sur la littérature gastronomique en Grande Bretagne dans la 1^{ère} moitié du 19^{ème} siècle, voir (en espagnol) l'article de J.M. DIAZ RODRIGUES, paru dans la revue *Historia contemporánea*, n° 48 (2012), p. 141-183.

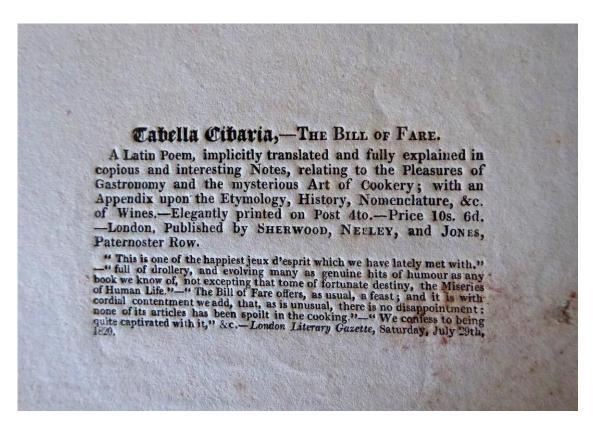
³ Pour un commentaire parfois critique, voir B. REJACK, *Gluttons ans Gourmands : british romanticism and the Æsthetics of gastronomy*, thèse de doctorat, Nashville, Tennessee, août 2009, pp. 21-22 et 38-50.

⁴ Voici comment l'huître est évoquée dans le poème : *Hic scopulis avulsa suis tibi rara patebit / Ostrea, at interdüm sumitur ante dapes.*

elles sont rapidement revenues à la mode et ont depuis lors conservé leur réputation. Les gastronomes peuvent en avaler trois ou quatre douzaines avant le dîner, puis s'asseoir pour manger de tout leur cœur, et peut-être mieux que s'ils s'en étaient abstenus. Les huîtres débarrassent en effet l'estomac des mucosités accidentelles, augmentent les sucs gastriques et, par leur fraîcheur naturelle, condensent l'air qui peut être fixé dans les organes de la digestion.

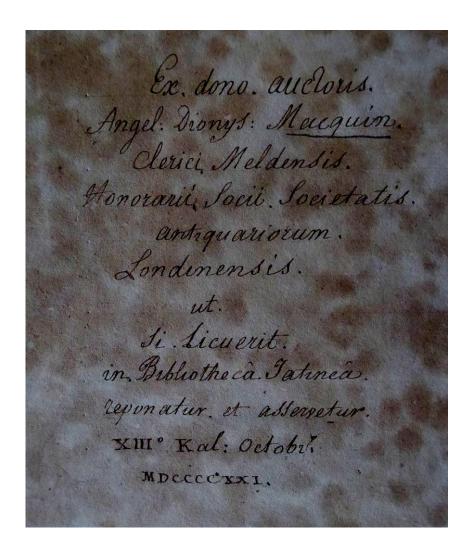
N'oubliez pas les légumes : fèves, haricots blancs, lentilles, pommes de terre, épinards, céleri, asperges, artichauts à la poivrade qui, mangés crus au petit déjeuner, donnent un goût inhabituel à une coupe de champagne, et exaltent l'esprit pour le reste de la journée. Et saluez en passant le beurre et l'huile, le vinaigre et la moutarde,

Macquin n'insiste pas autant qu'on pouvait s'y attendre sur le dessert : il n'a peut-être plus faim pour les beignets aux pommes, le pain de riz ou les gâteaux. Il parle ensuite (retenons cette place) du fromage en général, sans se perdre dans ses nombreuses appellations, ni même citer le brie de Meaux, faute d'un chauvinisme que nous aurions cependant excusé. Pour finir, il disserte sur les fruits : châtaignes, noix, raisins, abricots. Et les vins, me direzvous ? ils font l'objet d'un bref appendice traitant d'étymologie, d'histoire, d'œnologie, et donnant la nomenclature des principaux vins français dont nul ne doute qu'ils soient les meilleurs : de Champagne, de Bourgogne et de Gascogne.

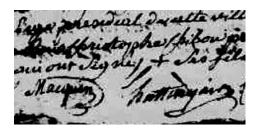


Encart publicitaire vantant les mérites de l'ouvrage, conservé dans l'exemplaire donné par l'abbé Macquin à la Bibliothèque de Meaux

L'année suivant la parution de son livre, Ange Denis Macquin n'est-il pas venu à Meaux ? On peut se poser la question après avoir lu la dédicace écrite de sa main en latin sur l'exemplaire qu'il a donné à la bibliothèque de la ville, le 13 octobre 1821¹:



Cette dédicace est bien de la main de l'abbé Macquin ; il suffit de comparer son écrire avec la signature apposée par Ange Denis Macquin à côté de celle de Louis Michel Hattingais, au pied de l'acte d'inhumation de son père, le 10 septembre 1781 :



¹ « Donné par l'auteur, Ange Denis Macquin, prêtre meldois, membre honoraire de la Société des Antiquaires de Londres, pour être déposé et conservé en la bibliothèque de Meaux ». Macquin a-t-il déposé lui-même son livre, ou l'a-t-il confié à un intermédiaire avec mission de le faire ? rien ne nous permet de trancher avec certitude. En tout cas, on relève une erreur dans la date ; il faut manifestement lire MDCCCXXI, 1821. Un siècle plus tard, en effet, qui aurait eu l'idée d'écrire ce texte en latin et de le dater en chiffres romains ? Cet exemplaire est conservé à la Médiathèque Luxembourg, fonds ancien.

Etymological gleanings (1822)

L'abbé Macquin s'était toujours intéressé à l'étymologie. Dans les derniers mois de sa vie, il rédigea des "glanures étymologiques¹" pour une prochaine édition du *Samuel Johnson's Dictionary*. Nous en avons trouvé des "bonnes feuilles" dans le volume XI de *The Atheneum or Spirit of the English Magazines* publié à Boston² sous le titre *Etymological gleanings*. Voici comment elles ont été présentées au lecteur (nous traduisons) :

« Un ouvrage (donné sous ce titre pour la presse) entrecoupé d'observations philologiques, d'anecdotes curieuses, d'explications historiques etc., est destiné à compléter la dernière édition du Dr Johnson's Dictionary. Il ne discréditera pas son auteur, écrivain ingénieux, érudit et amusant (nous soulignons), pour autant que nous puissions en juger d'après le spécimen d'une première feuille. Nous sommes heureusement autorisés à en publier des extraits, sur lesquels nous avons formé notre opinion, et que nous présentons pour le divertissement de nos lecteurs³. »

Le nom de cet « écrivain ingénieux, érudit et amusant » n'est pas dévoilé, mais l'œuvre a été sans problème attribuée à Macquin dans les notices qui lui ont été consacrées après sa mort, et nous reconnaissons facilement la plume de notre professeur, qui cite volontiers le *de Oratore* de Cicéron ou les Géorgiques de Virgile, en latin et dans la traduction du poète français Delille, outre les mots français entrés dans le vocabulaire anglais.

Ainsi du mot anglais "Abreuvoir" (nous traduisons) : « C'est un mot français, figurant personne ne sait pourquoi dans un dictionnaire anglais, et manifestement emprunté au mot italien *abbeverare*, dérivé de *bevere*. Le *breuvage* française, que nous avons dilué dans le mot *beverage*, ou plutôt ramené à son origine, provient aussi de *bevere*, qui vient naturellement du latin *bibere*, boire ; la lettre B prenant la prononciation de V, comme cela était d'usage chez les Romains. »⁴ Voilà pour l'*érudition* ; et voici pour l'*amusement* (nous traduisons) :

« Dans un de ses sermons, un capucin avait offensé les laquais d'une noble personne qui l'invita à dîner quelques jours plus tard. Au cours du repas, le franciscain⁵, faisait à ces valets des signes désespérés pour obtenir de quoi satisfaire sa soif ; mais les affreux serviteurs ne daignaient pas bouger. Le frère patienta avec bonne humeur, jusqu' à ce qu'enfin, prenant sa ceinture, ou "cordon", il en mit un bout entre les mains du valet le plus proche, en lui disant avec le sourire : "Conduisez-moi à l'abreuvoir" (en français dans le texte, mais traduit par *Lead to the horsepond*). Le maître de maison comprit aussitôt l'allusion, et une bouteille de champagne fut placée sur la table à côté du capucin. Quant aux serviteurs irrespectueux, ils furent renvoyés le lendemain. »

Ce n'était pas la première fois qu'un prêtre se moquait d'un moine mendiant!

¹ A cette époque, certaines de ses lettres étaient signée "The glanear".

² April to october 1822, p. 38-39.

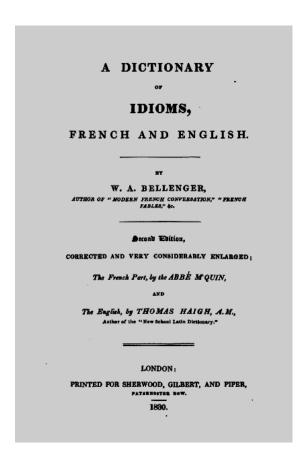
³ « A work under this titel is preparing for the press, interspersed with philological observations, curious anecdotes, historical explanations, &c, and intended as a supplement to the last edition of Dr. Johnson's Dictionary; and will, as far as we can judge from the specimen of a first sheet, do no discredit to the ingenious, learned, and amusing writer. We are fortunately enabmled to show sélections, on what our opinion is formed, and these we subjoin for the Entertainment of our readers. »

⁴ « This is a French word, nobody know why, into an English Dictionary, and clearly borrowed from the Italian *abbeverare* derivative of *bevere*. The French *breuvage*, which we have diluted into *beverage*, or rather brought back to its spring, comes also from *bevere*, which naturally flows from the Latin *bibere*, to drink; the letter B taking the pronunciation of V, as it was customary among the Romans. [...] »

On sait que les capucins forment l'une des trois branches masculines de la famille franciscaine.

A Dictionary of Idioms (1823)

A une date que nous n'avons pas pu déterminer, William Bellenger, déjà auteur de plusieurs guides de conversation franco-anglaise, avait publié un *Dictionary of Idioms, French and English.* L'ouvrage avait connu un grand succès et l'auteur avait préparé de nombreux compléments en vue de sa réédition. C'est finalement Thomas Haigg qui devait se charger de celle-ci, Bellenger ayant quitté le pays. Une seconde édition a ainsi pu paraître en 1823, « corrected and very considerably enlarged , the French Part, by the Abbé M'Quin and the English, by Thomas Haigh, A.M., author of the *New School Latin Dictionary* ». Dans la préface, celui-ci a évoqué les nombreuses et importantes additions apportées par « Mr. M'Quin », mais il est malheureusement impossible en l'état de les identifier, faute de connaître exactement ce qui doit être attribué à William Bellenger¹. Disons simplement que l'ancien professeur de lettres s'est ici transformé en professeur d'anglais!



Essayons cependant de prêter à l'émigré français quelques unes des expressions de son pays natal. Au v° Bras, nous lisons : « Heureusement qu'une nation généreuse nous a tendu les bras ! », ce qui est ainsi traduit : « Happy was it for us, that a generous nation welcomed us - assisted us ». Est-ce l'ancien prêtre qui cite l'expression « mettre la main à l'encensoir - To encroach upon the rights of the Church [empiéter sur les droits de l'Eglise] » ? ou celle-ci : « jeter son froc aux orties - To renonce one's profession » ? que l'on peut compléter par cette

¹ On peut lui attribuer les très nombreuses expressions empruntées à deux œuvres de Lesage, *Gil Blas* et *Le Diable boiteux*, ou encore au *Tableau de Paris* de Louis Sébastien Mercier ; ou celles, moins fréquentes, tirées d'œuvres de Molière, La Fontaine, Pascal ou Boileau. La contribution de l'abbé Macquin fut certainement moins livresque, et plutôt puisée dans le langage populaire.

phrase surabondante : « ce ministre était un des scélérats qui, dès le commencement de la révolution avaient jeté le froc aux orties ». Il y a fort à parier que, parmi les ajouts dus à notre abbé, figure cette explication de l'expression « vin d'une, ou de deux oreilles - good ou bad » : « cette manière de s'exprimer vient de ce qu'en goûtant le vin, s'il est bon, le gourmet penche la tête d'un côté en signe d'approbation ; s'il est médiocre ou mauvais, il secoue la tête de droite à gauche en signe de négation. » L'ancien confesseur s'est probablement amusé à citer par dérision ce précepte contraire à l'Ecriture : « péché caché est à moitié pardonné - sins that are not known are least mischievous. » C'est à l'ancien professeur de lettres que l'on doit cette expression banale (v° Pour) : « que votre thème soit prêt pour midi - Let your exercice be done against twelve o'clock. » Et c'est assurément l'émigré qui crie cette profession de foi : « Vive le roi! Vive la France pour le vin! Vive l'Angleterre pour la liberté! Vive une monarchie! Huzza! Long live the king! Give me France for the wine! England for Liberty! A monarchy for ever! »

L'abbé Macquin n'a pas vu paraître ce dernier témoin de son œuvre linguistique : Thomas Haigh ayant daté sa préface du 10 juillet 1823, il faut admettre que l'ouvrage a paru après sa mort.

En effet, il s'est éteint le 17 juillet 1823, en son domicile londonien situé rue située en plein centre de la ville, près du London Bridge, au 7 de la *Bermondsey Street. Southwark, Surrey.* Il avait 63 ans.

Nous n'avons malheureusement pas trouvé la relation de son inhumation au cimetière de l'église catholique St-John Horsleydown, mais de nombreux périodiques lui ont consacré une notice nécrologique, tels *The New Monthly Magazine and Literary Journal, The Gentleman's Magazine and Historical Chronicle, The Investigator, or Quarterly Magazine, The annual Register or a view of the History Politics and Literature of the Year 1823.* Tous l'ont désigné comme *The Abbé Macquin*, et rappelé qu'il avait été professeur de rhétorique au collège de Meaux.

On peut penser qu'il en avait gardé quelque nostalgie¹.



¹ Le présent article est une version augmentée de celui paru dans le n° 15 (2018) du Bulletin de la Société historique et Meaux et sa région.